

EDITORIAL

Le numéro 2 de BOREALES — 1977 sort avec un retard certain. Nous prions nos lecteurs et nos amis de nous en excuser.

Nous voudrions attirer leur attention sur deux faits :

1) Avec les articles de F. LELEUX et d'A. MAREZ nous abordons un domaine nouveau : l'Islande. Cela n'est sans doute pas le fruit du hasard, et ne sera pas sans lendemain. Depuis quelques temps les études islandaises connaissent en France un regain d'intérêt. Ce renouvellement se manifeste tout d'abord à travers les publications qui depuis peu ont été plus nombreuses en particulier avec les traductions de Saga (ne serait-ce que les Saga de Snorri le Godi et de Njall le Brûlé, traduites et présentées par Régis Boyer). BOREALES qui espère pouvoir un jour « couvrir » l'ensemble du Septentrion — de la boréalité — se devait d'apporter des éléments nouveaux et originaux à ses lecteurs. Voici donc un premier contact pris.

2) — Avec l'article de Fr. KERSAUDY, nous touchons à un monde autre. Cet article est une introduction à une série qui sera présentée en trois fois dans les numéros à paraître (et qui, ceci pour rassurer nos lecteurs, sont déjà en fabrication). Et cette première série sera très certainement suivie d'autres. Rappelons que dans chacun des pays nordiques européens (mais ceci n'est pas limitatif) il existe une solide école historique attachée aux situations contemporaines. Ces histoires se réunissent régulièrement en « symposium » afin de confronter l'état de leurs recherches. L'an dernier un symposium particulier s'est tenu à Oslo ayant pour thème : « Les pays nordiques et les grandes puissances en 1939-1940 ». L'an prochain un symposium identique aura

lieu à Helsinki, et aura pour champ l'année 1941. Ce que nous entreprenons aujourd'hui est donc une longue série qui tend à présenter les principales interrogations et des éléments de réponses, aux lecteurs de langue française, sur l'histoire de ces pays au cours de la seconde guerre mondiale.

Cette série historique ne sera pas la seule. Nous espérons, dans les prochains numéros, vous en proposer d'autres offrant une variété plus grande et ne se limitant pas aux seuls domaines abordés habituellement par les Sciences Humaines. C'est ainsi que nous vous livrerons un ensemble d'études sur la géologie de la calotte fénno-scandienne : les Sciences de la Terre sont nécessaires à la compréhension des études de milieux, des analyses « humaines ».

Ces divers projets sont en route et doivent se concrétiser rapidement. Encore faut-il que nos lecteurs, c'est-à-dire Vous, soient intéressés par ces projets, qu'il nous le fassent savoir, qu'au besoin ils en suscitent d'autres.

Ces champs nouveaux ne doivent cependant pas nous faire oublier les voies déjà tracées par la jeune tradition boréaliennne : celles de l'ethnographie, de la littérature, de la linguistique. C'est pourquoi, à côté des nouveautés, nous maintiendrons des « classiques » : ils se manifestent dans ce numéro sous la plume de M.-M. J. FERNANDEZ, de M.-L. KUNNAS, de C. MALET. « Classiques » certes, mais toujours abordés avec une volonté novatrice que traduit dans l'intitulé l'épithète central : Linguistique (...) français-finnois ? *Contrastive*. Poésie (...) finnoise ? *Moderniste*. Médecine (...) lapone ? *Populaire*.

Quartier latin, Octobre 1977
Jean-Jacques FOL

**VOTRE ABONNEMENT ARRIVE A EXPIRATION,
REABONNEZ-VOUS EN UTILISANT CE BULLETIN**

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner au
Centre de Recherches Inter-Nordiques (C.R.I.N.)
28, rue Georges Appay 92150 SURESNES

Abonnement simple : 1 an (4 numéros) : France : 85 francs
Etranger : 100 francs
Abonnement de soutien : : 200 francs

Nom :

Prénom :

Profession :

Adresse N° Rue

Ville

Code postal Date

Règlement par : (*) Chèque bancaire
 Chèque postal **22 171 55 G PARIS**
 Mandat

(*) *Cocher la case correspondante.*

Les Grandes Puissances et l'Europe du Nord 1939 - 1940 au Symposium International d'Oslo

par François KERSAUDY (*)

Il est toujours étonnant de constater à quel point l'Europe du Nord reste inconnue et négligée en France. Si l'on manifeste encore quelque intérêt pour les Vikings, on admet difficilement en revanche qu'il ait pu se passer quelque chose en Europe au delà du 56^e parallèle après la disparition de ces farouches navigateurs. Pourtant, en regardant les choses de plus près, on s'aperçoit que l'Europe septentrionale a connu depuis lors des événements au moins aussi intéressants que l'épopée des Vikings et plus encore, que l'histoire de l'Europe moderne ne peut être réellement comprise si l'on s'obstine à négliger celle des pays nordiques. S'il subsistait le moindre doute à cet égard, il suffirait de considérer l'état des relations internationales durant cette période cruciale de l'histoire de l'Europe moderne qu'est le début de la deuxième guerre mondiale. On s'apercevrait alors qu'à l'automne de 1939, l'attention des quatre plus grandes puissances européennes du moment, la Grande Bretagne, la France, l'Allemagne et l'Union Soviétique s'est portée d'emblée vers le Nord de l'Europe, et qu'en fait, elle ne s'en est plus vraiment détachée jusqu'à la fin de la guerre. Cela peut paraître étrange et, quelle que soit sa réticence, le Français va décidément devoir se pencher sur une carte de l'Europe du Nord...

Cet examen de la carte s'avère des plus rentables, parce qu'il explique déjà en partie les positions diplomatiques, économiques et militaires des pays nordiques ainsi que l'attitude des grandes puissances à leur égard. Il permet de comprendre entre autres pourquoi le Danemark devait tenir le plus grand compte des intérêts allemands dans sa politique extérieure et sa politique commerciale, pourquoi les responsables de la politique extérieure et de la défense finlandaises ne pouvaient en aucun cas négliger les initiatives possibles de l'Union So-

viétique, pourquoi la Norvège se devait d'observer une stricte neutralité dans ses rapports avec l'Allemagne, la Grande-Bretagne et l'Union Soviétique, enfin pourquoi la Suède, plus éloignée de l'Allemagne que le Danemark, de l'URSS que la Finlande et de la Grande Bretagne que la Norvège avait en politique extérieure une plus grande marge d'action que les autres pays nordiques.

Par ailleurs cet examen de la carte d'Europe septentrionale a déjà montré aux autorités britanniques en 1939 que le Danemark constitue la porte de la Baltique, aux Allemands que la côte norvégienne jalonne la route de l'Atlantique et aux Soviétiques que la défense de Leningrad passe par un contrôle effectif du Golfe de Finlande. La carte montre enfin que les exportations de minerai de fer suédois passent par le Golfe de Bothnie, mais aussi par Narwik et les eaux territoriales norvégiennes. Au début de la seconde guerre mondiale, c'est bien plus qu'il n'en faut pour faire de l'Europe du Nord un enjeu stratégique... et un champ de bataille.

Pourtant, ce déterminisme géographique ne saurait tout expliquer, et il s'en faut même de beaucoup. L'intérêt soudain des grandes puissances pour l'Europe du Nord s'explique également par des facteurs économiques, politiques, psychologiques, ainsi que par cet élément de hasard sans lequel il n'y a pas vraiment d'histoire. Et même après tout cela, bien des questions se posent toujours à l'historien : quelles étaient les motivations réelles des dirigeants des grandes puissances ? Pourquoi les pays scandinaves avaient-ils négligé leurs défenses ? Pourquoi avaient-ils une telle foi dans la politique de neutralité ? Pour-

*) *Professeur Associé à l'Université d'Oxford.*

quoi une alliance défensive des pays nordiques n'a-t-elle jamais vu le jour ? Pourquoi enfin ces quatre pays nordiques ont-ils pris ultérieurement à l'égard de l'Allemagne des positions si différentes, allant de la co-belligérance à la résistance à outrance, en passant par la neutralité nuancée et la collaboration réticente ?

Telles sont les principales questions qui se posaient au moment où s'est réuni à Oslo en août 1976 un symposium international organisé par le Comité norvégien d'Histoire de la seconde guerre mondiale et les services historiques du ministre norvégien de la Défense. À toutes les questions précitées, et à bien d'autres encore, d'éminents historiens venus de Grande Bretagne, d'Allemagne, de France, d'Union Soviétique, du Danemark, de Norvège, de Finlande et de Suède ont essayé de répondre dans sept rapports qui ont été communiqués à l'ensemble des participants avant le commencement de la conférence. Il était donc possible de voir le problème de sept points de vue différents dès le début du symposium, et ce n'est pas là un mince avantage.

Ainsi, les rapports soumis par les Professeurs Dilks pour la Grande Bretagne et Bedarida pour la France ont tous deux démontré que les Alliés attendaient d'une éventuelle opération militaire en Europe du Nord :

— La possibilité de retarder l'échéance d'une guerre à l'Ouest, pour laquelle ils ne se sentaient pas préparés.

— La perspective d'un succès de propagande pour reconforter leur opinion publique.

— Assez confusément, une possibilité de gagner la guerre sans la faire vraiment.

Par ailleurs, les deux historiens ont montré à quel point la politique nordique des Alliés a pu être paralysée par des luttes de factions au sein des deux gouvernements.

Le rapport soumis par le Professeur Loocke, analysant la politique de l'Allemagne nazie vis-à-vis des pays scandinaves, tendait à mettre en évidence certaines considérations idéologiques qui auraient poussé Hitler à envahir le Danemark et la Norvège. Exposant clairement le rôle du NSDAP et de la Kriegsmarine dans cette

affaire, il replaçait ainsi la fameuse opération « Weserübung » dans son contexte politico-stratégique.

Le rapport soviétique était présenté par le Général Zhiline. Il mettait l'accent sur la politique amicale de l'URSS vis-à-vis des pays nordiques et semblait avoir surtout pour objet de justifier le pacte Germano-Soviétique, présenté comme une réponse aux intrigues anti-soviétiques des Alliés durant l'été de 1939.

Les rapports des pays nordiques, présentés par les Professeurs Lönnroth pour la Suède, Pedersen pour le Danemark, Polvinen pour la Finlande et Skodvin pour la Norvège constituent des analyses lucides et pertinentes des politiques menées par leurs pays respectifs dans le domaine économique, diplomatique et militaire. Ces études, qui seront d'ailleurs intégralement reproduites dans les numéros suivants de « Boréales », expliquent dans une large mesure pourquoi la solidarité nordique n'a pas pu se manifester face à la tourmente qui s'annonçait, et pourquoi les pays scandinaves se sont trouvés désarmés, moralement et militairement, au printemps de 1940.

C'est en grande partie grâce à ces rapports préliminaires d'une très grande valeur historique que les quatre jours de débats qui ont suivi l'ouverture du Symposium ont pu donner des résultats aussi fructueux. Pourtant, les principaux artisans de ce succès restent les organisateurs norvégiens de la conférence, et particulièrement les Professeurs Riste et Skodvin. De fait, leur idée de limiter au strict minimum les déclarations « préparées à l'avance » pour laisser la place à un dialogue bien réglé entre les auteurs des rapports, les membres d'un « comité d'experts » et le reste des participants s'est avérée des plus judicieuses.

Il faut reconnaître en tout cas que ces débats ont permis d'enrichir les rapports préliminaires à de nombreux points de vue. Ainsi, on a pu mesurer à quel point les dirigeants des grandes puissances connaissaient mal le Nord de l'Europe en 1940, et cela a permis d'expliquer bien des initiatives malheureuses. Les participants ont évoqué le cas des officiers allemands de l'O.K.W. cherchant vainement la ville d'Os-

lo sur de vieilles cartes de la marine impériale en février 1940, des officiers de Sa Majesté demandant des renseignements sur la Suède et la Norvège dans les agences de voyages de Londres, et de Paul Reynaud, à quatre pattes dans son bureau avec tout son Etat Major au matin du 9 avril 1940, cherchant à son tour Oslo sur une vieille carte de Norvège alors que le pays vient de tomber aux mains des Allemands.

Les historiens finlandais, suédois et norvégiens ont également expliqué combien leurs dirigeants de l'époque étaient peu préparés psychologiquement à affronter une situation de guerre. Par ailleurs, les participants ont contesté dans une certaine mesure les affirmations précitées du Professeur Loocke au sujet des motivations idéologiques d'Hitler dans sa politique et sa stratégie scandinaves; ils ont fait remarquer en effet que l'idéologie était davantage pour le Führer un instrument qu'un but en soi. Ils ont également contesté le fait que le Général Zhiline ait surtout cherché à justifier dans son rapport la politique de l'Union Soviétique, alors que celle-ci ne se trouvait nullement mise en cause. De nombreux participants ont du reste déploré que lors des réunions internationales, les historiens soviétiques restent contraints à se replier sur des « positions préparées à l'avance ». Enfin, plusieurs historiens norvégiens, danois et britanniques ont fait remarquer que l'étude d'une politique « scandinave » était certes bien tentante, mais qu'une telle politique n'existait pas et n'avait en fait jamais existé. Ils répondaient ainsi par avance à tous ceux qui seraient tentés d'amalgamer les pays nordiques et de faire à partir de là des constructions historiques trop ambitieuses.

Il va sans dire que ce symposium n'a pu apporter de réponses à toutes les questions qui se posaient. Ainsi, comme l'a fait remarquer le Professeur Dilks, il reste extrêmement difficile de connaître les motivations réelles des dirigeants français et britanniques, dans la mesure où les considérations qu'ils ont exposées dans leurs mémo-

randums, leurs mémoires, ou devant leurs parlements ne reflètent pas nécessairement leurs motifs et leurs desseins réels. Ajoutons que lorsqu'il ne reste pas de mémoires, comme dans le cas d'Hitler, ni même de documents accessibles, comme dans celui de Staline, l'étude des motivations réelles est plus malaisée encore. Du reste, il faut reconnaître qu'au cours de ce Symposium, les participants n'ont eu que très peu d'éclaircissements sur la politique nordique de l'URSS en 1940, bien que le Général Zhiline les ait fort aimablement encouragés à poursuivre leurs recherches dans ce domaine. Enfin, l'analyse des événements en Europe du Nord ne s'est pas étendue au-delà de l'année 1940, et l'ensemble des participants a souhaité que des conférences ultérieures puissent prendre le relais du Symposium d'Oslo pour étudier les rapports entre grandes puissances et pays nordiques jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale. C'est là un souhait bien légitime eu égard à l'intérêt historique considérable d'une telle étude.

Lors de l'ouverture du Symposium, les historiens et leurs familles ont eu le grand honneur d'être présentés à Sa Majesté Olav V, Roi de Norvège, qui a tenu à exprimer au cours d'un discours inaugural son très vif intérêt pour les travaux de la conférence. Par la suite, les participants ont également eu l'occasion de visiter le Musée de la Résistance norvégienne sous la conduite experte du Major Knut Hangland, qui fut lui-même l'un des grands héros de cette résistance. Au cours d'une excursion en bateau dans le fjord d'Oslo, ils ont en outre pu inspecter les immortels canons « Moïse », « Joshua » et « Aaron » qui, depuis la forteresse d'Oscarbourg, continuent à défendre la capitale norvégienne. Enfin, chacun des participants a pu constater que cinq jours d'un congrès magistralement organisé suffisent amplement à créer des liens de sympathie et d'amitié entre soixante-seize historiens venus de treize pays. C'est peut-être là le plus beau succès d'un congrès décidément très réussi.

La médecine populaire lapone d'après Johan TURI (*)

par Christian MALET (**)

La réédition de l'œuvre de Johan Turi, « Récit de la vie des Lapons » (1) avec pour la première fois une traduction française nous fournit l'occasion de faire une incursion dans le monde des Sâmes tel qu'il se présentait encore au début de ce siècle. Quelques lignes sur la personnalité de l'auteur permettront de mieux comprendre notre propos.

Johan Turi naquit en 1853 à Kautokeino, dans le Finnmark norvégien. Son père, Ole Olsen Turi exerçait la profession d'instituteur à l'école nomade mais des démêlés avec les autorités religieuses qui lui reprochaient sa conversion au laestadianisme le contraignirent à abandonner son poste. Il quitta alors la Norvège avec toute sa famille et vint s'établir à Karesuando, en Suède. C'est là que l'enfant grandit, parmi les éleveurs de rennes dont il mena la rude existence pendant de longues années. Parvenu à l'âge adulte, Johan Turi décida de renouer avec la tradition de ses lointains ancêtres en vivant uniquement de chasse et de pêche sur les terres sauvages du Torneträsk (2). En relations constantes avec les pasteurs nomades il put recueillir une somme considérable de renseignements sur les hommes, sur leurs croyances et leurs pratiques étayée par sa parfaite connaissance du milieu lapon.

Bien que fils d'instituteur, il avait peu fréquenté l'école, et en dépit de ses dons de conteur il n'aurait pu surmonter l'obstacle de l'écriture sans les concours d'une ethnologue danoise — Emilie Demant — qui lui servit d'hégérie; patiemment, elle guida sa plume malhabile tout en le laissant s'exprimer dans son propre langage. Ainsi donc s'est trouvé réalisé avant même qu'il soit formulé le rêve de Marcel Mauss : « l'idéal serait de transformer les indigènes non pas en informateurs mais en auteurs. »

L'ouvrage qui compte dix chapitres commence par une véritable profession de foi : fier d'être lapon, l'auteur se déclare résolu

à mieux faire connaître son peuple aux étrangers. Et c'est là la motivation essentielle de sa démarche : « J'ai pensé que ce serait une excellente chose s'il y avait un livre où tout serait noté sur la vie et la situation des Lapons. » (p. 43)

C'est à un voyage dans l'univers mouvant des éleveurs de rennes qu'on nous convie tout au long de récits qui s'inscrivent dans une succession dont la logique n'apparaît pas toujours clairement. On nous fait participer à la rude vie des pasteurs nomades, centrée sur le renne et rythmée par ses migrations saisonnières. « Le Lapon est de la même nature que le renne » nous dit Turi soulignant le caractère symbiotique de cette association, fondement de toute une civilisation qui disparaîtra sans nul doute avec le dernier pasteur. Aussi, aucun détail concernant le comportement de l'animal, son alimentation et ses ennemis que sont les prédateurs, les parasites et les maladies dont il est parfois victime ne nous est épargné. C'est pourquoi il nous a paru utile de considérer deux parties dans notre exposé :

— la première sera consacrée à la médecine humaine,
— la seconde traitera de la pathologie du renne.

A. LA MEDECINE HUMAINE

La médecine humaine telle que la conçoit l'auteur peut être schématiquement classée sous deux rubriques :

I — Les affections et les troubles en rapport direct avec le milieu.

II — les affections non spécifiques au milieu lapon.

(*) Cet article a fait l'objet d'une communication au Premier Colloque d'Ethnoscience organisé à Paris, au Muséum National d'Histoire Naturelle du 23 au 26 novembre 1976.

(**) Dr. en Médecine M^{re} en Ethnologie

1) Parmi les affections en rapport avec le milieu, on relève un premier groupe dans lequel le froid intervient pour l'essentiel. Rappelons qu'en hiver, des températures de -30 et -40 degrés sont loin d'être exceptionnelles. Il est responsable :

de froidures, état intermédiaire selon Turi, entre la sensation pénible de froid et la gelure. On les traite par absorption de sang frais que l'on prélève dans la région scapulaire du renne; à défaut, du sang coagulé peut faire l'affaire. Localement, l'application de ventouses sur la face externe des pieds est recommandée, après massage.

de gelures, particulièrement redoutées lors des migrations de la période de Noël car il est habituel que l'on ait alors à patauger jusqu'aux genoux dans la neige « fondue » des lacs et des rivières par -30 degrés.

Chez les hommes, la gelure des pieds était fréquente tandis que chez les enfants « qui courent dans la neige » les mains étaient plus vulnérables il s'ensuivait des amputations des doigts; les garçons souffraient parfois de graves atteintes des organes génitaux. Comme traitement on préconisait de pétrir aussitôt sur les régions atteintes de la neige « granuleuse » (saengas) recueillie un peu au-dessous de la surface du sol.

Chez la femme immobilisée pendant l'accouchement, les pieds gelés étaient fréquents. La gelure du sein s'observait chez celles qui devaient allaiter pendant les migrations hivernales. Turi y fait de nombreuses allusions et nous raconte l'histoire suivante :

« Quant Biret eut mis son enfant dans le berceau, elle l'allaita et se gela un sein; cela commença à la faire souffrir tellement qu'elle ne pouvait presque plus dormir... / elle va voir le chaman / Il sortit de sa poche qui se trouve contre la poitrine une étoile de Stallo et il l'en frotta; la douleur s'en trouva soulagée le lendemain mais pas avant. » (pp. 237-238)

Les « Stallos » (ou Stalo) étaient des êtres légendaires, mi-hommes, mi-dé-

mons » selon la définition de Turi, redoutés pour leur méchanceté, leur force physique et leurs dons de sorciers. Leur nom est d'origine germanique et signifierait « couvert d'acier ». On peut les considérer comme des puissances terrestres maléfiques émanant d'une mère archaïque « mauvaise ». Les étoiles de Stallo étaient des plaques d'argent de forme carrée, portant gravées en relief trois têtes humaines pour être efficaces. Or c'est bien un métal pur, l'argent, tellurique mais supérieur à l'acier, qui guérit un organe essentiellement maternel mais bénéfique.

Le froid pouvait également être responsable de la mort des pasteurs dont les vêtements trempés pouvaient se prendre en glace lors d'un brusque abaissement thermique. Les vieillards mouraient souvent de froid et d'épuisement pendant les migrations, incapables d'allumer leur feu et de monter leur tente en arrivant au campement. On considérait ces drames avec tristesse et résignation.

Nous avons signalé plus haut les risques encourus par les femmes. Or, le froid avait d'autres incidences sur les accouchements, en particulier la *délivrance* se faisait mal :

« Si la femme n'a pas froid, la délivre sort rapidement » Mais dans le cas contraire, on prescrit une décoction de bourgeons de bouleau cueillis à la cime des arbres puis finement écrasés dans de l'eau avec de l'oseille et du lait. En cas d'échec de la thérapeutique, on fait des compresses chaudes composées de sable, de cendres recueillies dans le fond du foyer central de la tente (3) le tout étant mis dans un linge de laine et placé sur la poitrine : « jamais près des pieds, car ça fait remonter le froid à l'intérieur du corps et entraîne la mort. » On change les compresses jusqu'à ce que la femme ait chaud. La complication la plus fréquente et la plus redoutée car presque toujours mortelle était l'hémorragie de la délivrance dont seuls « les arrêteurs de sang pouvaient venir à bout. » (cf. infra).

L'accouchement pouvait survenir en cours de migration. Dans ce cas la femme

n'avait d'autre solution que de placer l'enfant contre sa poitrine et de poursuivre son chemin. Parvenue au campement, on l'installait le plus confortablement possible dans la tente, en disposant des peaux de renne, « des sacs bourrés de rameaux de bouleaux qui tiennent lieu de plancher » (p. 59). On refaisait sa couche tous les jours et elle pouvait rester là à se reposer pendant une semaine.

Lorsque les douleurs se prolongeaient, on attendait le 3ème jour avant de pratiquer certaines manœuvres :

« On soulève la femme par les pieds, la tête en bas, on la secoue pour que l'enfant puisse glisser en arrière quand il se presse vers la mauvaise ouverture : quand il s'est redressé, elle accouche ordinairement aussitôt » (p. 183)

Une autre manœuvre consistait à placer la femme, les yeux bandés sur un tapis et à la faire sauter en l'air alternativement la tête en haut et la tête en bas (Ibid.)

Ces pratiques traumatisantes peuvent se justifier par le fait qu'en cas de dystocies dynamiques il faut rompre les membranes (car le pôle inférieur membraneux contracte des adhérences avec le canal cervical). Le muscle utérin peut alors « respirer » et la présentation descend sur le col qui est de ce fait directement sollicité. Quand on connaît la pluralité des causes d'anomalies de la contraction utérine on peut trembler en songeant aux risques encourus par la parturiente, il n'empêche que dans le contexte de la vie lapone traditionnelle de telles manœuvres ont sans doute permis à des femmes de survivre, et à leur enfant de voir le jour.

On peut également, pour soulager la femme qui présente des contractions douloureuses, si elle révèle qui est le père réel de l'enfant qu'elle porte, lui faire boire de l'eau ou de l'urine du géniteur.

Quand la femme a accouché, on coupe le cordon et l'extrémité qui « vient de la mère » est liée à la bande de chaussure de la femme. On se garde bien de manœuvres intempestives comme d'effectuer des tractions sur le cordon, responsables des redoutables hémorragies de la délivrance.

Les complications survenant en cours d'accouchement sont signalées, ainsi, « quand l'enfant est étouffé dans le sein de la mère », on ne doit pas couper le cordon mais chercher à le ranimer en lui soufflant dans la bouche et les narines. (p. 61)

En cas de fractures obstétricales il est recommandé de réduire aussitôt « avant que les os ne se raffermissent ». (ibid.)

Si l'enfant est contrefait, on évitera tout traumatisme psychique par une révélation brutale et immédiate à la jeune mère dont on sait ménager la sensibilité « Quelques unes sont si faibles que leur esprit se trouble quand elles apprennent que leur enfant a une tare quelconque ».

Il est déconseillé à la mère d'allaiter le premier jour, ce qui est logique (colostrum). On donne à l'enfant de la graisse de renne cuite à sucer.

Il est touchant de constater combien Turi, qui était lui-même célibataire et sans enfant, s'est plu à accumuler les détails et les observations concernant la gestation, l'accouchement et les soins à donner aux nourrissons. Il ne fait jamais que manifester une préoccupation fondamentale de tout un peuple soumis à des conditions de vie particulièrement rudes et qui cherchait à assurer à tout prix la conservation de l'espèce.

L'ingéniosité lapone a su trouver dans la nature les produits de première nécessité pour assurer une hygiène satisfaisante du nouveau-né. Le berceau qui le recueillait était un tronc d'arbre évidé dont le fond était tapissé de mousse (*Sphagnum latifolium*). La tige de bouleau pulvérisé remplaçait la cellulose. La graisse de sabot de renne faisait office de pommade dermique. Quant au talc, on le tirait de l'écorce de jeunes bouleaux, desséchée puis réduite en poudre. Les couvertures étaient en peau de renne. Alors que Turi ne manque pas de railler à l'occasion l'extrême malpropreté des adultes, surtout chez les nomades qui dégagent une odeur souvent difficile à supporter car ils ne se lavent presque jamais, il apparaît que l'hygiène corporelle des enfants en bas âge a constitué une préoccupation constante chez

les anciens Lapons. Par la suite, des interdits venaient s'opposer à ce que soient observées les saines pratiques du premier âge. Voici quelle était la progression :

« Quand l'enfant est né sans problème, il est alors enveloppé dans une peau de faon jusqu'à ce qu'on ait de l'eau chaude.

Quand l'eau est chaude, on lave l'enfant trois fois par jour et au bout de trois jours (notez la valeur symbolique du nombre « 3 ») on commence par le laver deux fois par jour... (p. 59-50) A partir d'un mois on ne le lave plus qu'une fois par semaine.

Quand l'enfant a deux ou trois ans il n'est plus jamais lavé sauf « si la pluie le baigne en été ou s'il tombe dans un lac ou une rivière » (p. 60 Note 39). La raison tient dans la crainte qu'avaient les Samés, tout comme les Finnois de l'usage que pouvaient en faire les sorciers ou les esprits maléfiques : l'eau chargée des impuretés du corps avec lequel elle a été en contact intime, conserve un peu des vertus de ce corps ; la posséder peut constituer un danger pour lui. Il en allait de même des phanères (ongles, cheveux) et des émonctoires (urines, fécès) (4).

Une préoccupation commune aux milieux arctique et alpin : la *cécité des neiges*, (plus exactement : ophtalmie) provoquée par la réverbération des ultra-violets par la neige et par leur action sur la conjonctive, affectait les Lapons lors de la migration, car contrairement aux Eskimos exposés aux mêmes inconvénients qu'eux, ils ne portaient pas de lunettes spéciales pour la prévenir. Les voyageurs comme Regnard et Scheferus ont remarqué la fréquence des troubles oculaires chez les Lapons. Nombre de vieillards étaient aveugles ou présentaient des conjonctivites folliculaires en rapport peut-être avec une irritation chronique par la vapeur, la fumée et sans doute surinfectées comme tend à la prouver Turi qui dit notamment : « Beaucoup de Lapons ont de mauvais yeux, ils sont rougis et enflés au point de ne pouvoir les ouvrir le matin sans les baigner dans l'eau jusqu'à ce qu'ils s'ouvrent ». (p. 101) Ils devaient en fait être collés par des sécrétions purulentes qui avaient séché pendant la nuit.

A côté du froid, d'autres éléments de l'environnement ont imprimé à la médecine lapone des caractères particuliers. En premier lieu *les morsures* et les *blessures* provoquées par certains animaux ; leur intérêt réside plus pour nous dans le traitement que dans le caractère propre à chacune d'elles.

La morsure de loup était considérée comme particulièrement dangereuse du fait de la longueur des crocs, « qui, transpercent la jambe » et la font s'ankyloser. (p. 133). Ce type de morsure était selon lui parfois mortel mais toujours grave, laissant des cicatrices indélébiles. Il nous conte l'histoire d'un chasseur de loup qui fut ainsi « vainement mordu » (pp. 153-154) et que l'on soigna de la manière suivante : « Il leur demanda d'ouvrir l'estomac du loup... Il leur demanda ensuite de prendre la bile et la graisse de la panse. Il versa la bile sur la blessure et enroula la membrane adipeuse par-dessus la blessure. Cela fit disparaître la douleur en un instant. » En dépit de la gravité réelle de la morsure de loup on ne peut néanmoins pas sous-estimer la connotation néfaste qui s'attachait à l'animal, considéré comme un être diabolique, proprement luciférien, la tradition lapone voyait en lui un ange déchu.

La morsure de chien était soignée de la manière suivante : On enduisait la plaie de sang prélevé sur le chien qui avait mordu et les douleurs disparaissaient. (p. 181) L'eau froide était efficace sur la morsure fraîche.

Les morsures ou blessures provoquées par les ours étaient en générale mortelles. (p. 145) Mais les Lapons « avaient compris que l'ours avait une conscience » et quand il tue un homme « il ne peut trouver la tranquillité pendant tout l'hiver ». (Ibid.)

Les accidents de traîneau pouvaient être dangereux du fait de la très grande vitesse à laquelle galopent les rennes. A propos de l'un d'eux, l'auteur nous fait assister à une séance de reboutage : il s'agit d'une jeune femme qui s'est fait une luxation radio-carpienne.

« Nuvte (le chaman) examina le bras (= avant-bras) de Marja : la main était

sortie de son articulation. Il dit : allons plus loin, au-delà de la colline, il y a une source d'eau courante. Ils arrivèrent au bord de la source... Nuvte... plongea la main (de la fille) jusqu'à ce qu'elle devint froide. Puis il tâta sur la main l'endroit le plus abîmé; il pressa à cet endroit, sentit où c'était démis et remit l'articulation en tirant dessus. Et la main fut aussitôt en bon état!» (p. 235)

Différentes recettes nous sont fournies pour le traitement des traumatismes, qui surviennent fréquemment dans la vie du pasteur.

Les foulures, qui selon Turi sont dues à un étirement des tendons (il est clair qu'il confond ligament et tendon) peuvent être soulagées selon des procédés magiques : on récite des incantations tandis que l'on applique de la laine grise non lavée et triplée (encore une allusion au nombre « 3 »). Dans la laine il y a beaucoup de puissance car « Jésus est mort pour les brebis ». Les massages sont efficaces à condition de les faire de bas en haut aux jambes comme aux bras. (On masse toujours dans ce sens, pour favoriser le retour du sang veineux). Il semble bien que foulure corresponde ici à entorse (confusion assez fréquente chez nous également)

Les fractures étaient réduites et immobilisées quand cela était possible au moyen d'attelles. On préconisait l'absorption de mercure par voie buccale à raison d'une cuiller préalablement bénite. Ajoutons que l'eau froide était là encore employée au cours de la réduction sans doute pour diminuer l'œdème et peut-être pour son effet anesthésique local. (cf. supra : réduction de la luxation par Nuvte)

Parmi *les soins à donner aux noyés* et qui ne présentent guère d'intérêt particulier relevons toutefois ce conseil de ne point parler et d'éloigner les gens afin de ne pas empêcher la vie de revenir en l'effrayant, l'image du noyé inconscient se rapproche ici de celle du chaman extatique dont l'âme a momentanément quitté le corps.

II) *Les affections et les troubles non spécifiques au milieu lapon*

Dans le chapitre intitulé « Ici commence le récit sur la médecine des Lapons » (p. 167-192) Turi nous parle en tout premier lieu d'un ensemble de symptômes assez disparates et qu'il range sous la rubrique tout aussi imprécise de « *Douleurs de poitrine* » et qui sont traités tous par saignée veineuse. L'originalité de cette thérapeutique a retenu notre attention non pas par le côté spectaculaire d'une méthode qui fit la fortune des médecins de Molière, mais bien par la topographie de ces saignées. On peut tenter une ébauche de systématisation en fonction des troubles incriminés et l'on s'aperçoit que l'on ne ponctionne pas n'importe où pour n'importe quoi. Il était tentant de comparer les zones considérées et les points d'acupuncture chinoise, et bien qu'aucune étude sérieuse n'ait été entreprise, on peut dire en première approximation qu'il existe certaines concordances qui méritent que l'on s'y arrête.

A titre d'exemple nous pouvons signaler que le 3ème groupe symptomatique (association d'anorexie et de douleur de poitrine) nécessite une saignée aux faces externe et antérieure du coup de pied (veine saphène externe) ce qui correspond au méridien de l'estomac (péridromie D) (5) avec respectivement les points jiaokou (D38) et xiàlian (D39) actif surtout le D38 dans l'anorexie.

Le groupe suivant intéresse les douleurs de poitrine n'irradiant pas, la ponction est pratiquée à la face interne du bras au niveau de la veine basilique; or, dans cette région, se situent un grand nombre de points actifs sur les sphères respiratoire et cardio-vasculaires tels que les points tianfu (R3) et xiabai (R4) du méridien du poumon (péridromie) indiqués dans la tachycardie, l'angor, les myocardites notamment mais aussi au cours des bronchites.

Des constatations analogues peuvent être faites avec d'autres troubles du groupe des algies : *dorsalgie*, *lombalgie* et *céphalée* sont justiciables, selon Turi, de saignées veineuses sur des vaisseaux voisins de mé-

ridiens et de points acupuncturaux catastrophiques (Péridromie P, E, B)

D'autres méthodes étaient indiquées dans les maux de tête : les ventouses dans le creux de la nuque ou sur les deux côtés du cou ; les tractions sur le cuir chevelu « pour que le sang puisse circuler comme à l'accoutumée » ;

. les frictions dans les quatre directions (N, S, E, O) en remontant à partir des joues et sur la nuque, en « laissant glisser la main » ;

. les shampoings au café fort et chaud.

Les maux de dent étaient redoutés des Lapons qui surveillaient soigneusement la dentition de leurs enfants. Ceci s'explique par la nécessité pour les adultes de posséder une solide denture, nécessaire chez les hommes à la castration des rennes et chez les femmes pour la préparation des fils à partir de tendons. En outre le pouvoir des chamans, les noai'dés, était en partie lié à l'état de leur mâchoire. Pour soulager les odontalgies on avait recours à plusieurs procédés :

- les saignées veineuses (veines orbitales, faciales)
- les frictions, notamment avec une dent d'ours chauffée.
- les ventouses comme topiques ;
- les piqûres de la glande « qui se trouve derrière la mâchoire » (glande sous-maxillaire ?).

On devait la piquer trois fois avec une aiguille à pointe triangulaire (symbolique de 3 et de ses multiples, 9 surtout). On devait retourner l'aiguille de tous côtés pour écraser la glande et en faire sortir 3 gouttes de sang. On ne s'explique pas exactement l'intérêt d'une telle manœuvre où la magie se mêle à la saignée. Là, encore on peut retrouver une correspondance avec l'acupuncture chinoise dans les péridromies A (point A17) et D (D5 et D6). On ignore s'il s'agit d'une glande salivaire ou d'un ganglion lymphatique (adénopathie satellite par exemple ?).

Contre les maux de gorge, il existe un remède en nous-mêmes, notre propre uri-

ne,» (p. 172). Il faut en boire ne serait-ce qu'une seule cuiller et ensuite « étirer la gorge en tous sens ». La térébenthine est employée à la fois per os et en onctions externes suivies d'enveloppements chauds. Mais plus curieuse est la méthode qui consiste à utiliser une « grenouille pelée » que l'on attrape, jeune, qu'on met dans le sel vivante après l'avoir enveloppée dans un linge blanc. Il doit s'agir de lin blanc, propre ; s'il est sale, son effet sera maléfique. (Le lin avait un pouvoir prophylactique contre les mauvais esprits ; les assistants du chaman devaient porter du lin ; cf. note page 173). La grenouille était ensuite coupée menue, cuite dans du lait et on buvait le tout.

Il fallait être prudent et manifester beaucoup d'égards envers la grenouille, dans le cas contraire celle-ci pouvait se venger. Tel fut le sort d'une jeune lapone qui avait appliqué sur son cou tuméfié une grenouille puis l'avait jetée par terre. La grenouille en avait conçu du dépit et pour se venger, lui avait lancé un sort : la fille mourut empoisonnée.

Si un enfant était atteint de *candidose* (muguet) on lui passait sur la langue un petit morceau de grenouille séchée : « c'est le meilleur de tous les remèdes » nous dit Turi (p. 172).

Cette utilisation thérapeutique des grenouilles était étendu aux éruptions cutanées, (en friction) aux algies diverses. Si la grenouille urinait sur la main d'une personne qui « osait » la prendre, cette personne se voyait investie d'un don de guérisseur.

C'était également un remède souverain contre les maux d'estomac que de boire du lait frais dans lequel on avait fait cuire une grenouille. Par contre il fallait à tout prix éviter d'en ingérer, même par mégarde, les œufs. Ceci explique les précautions prises de tous temps par les Lapons pour boire dans la nature. (6). Ils se servent communément d'un petit chalumeau constitué d'un fémur de chouette et n'aspirent que de petites gorgées. Si par malheur il arrivait qu'on avalât un œuf celui-ci devenait une grande grenouille et on mourait faute de pouvoir l'expulser. Il semble qu'on soit en présence

d'une transgression d'interdits : la grenouille protège, en échange le lapon la respecte. En cas de blessure, de mort, même par inadvertance, le contrat est rompu. On tentait d'expulser l'animal en ingérant du sang mêlé à des intestins de poisson pourri (émétique). Contre les maux d'estomac on préconisait aussi les frictions (p. 171), et l'ingestion de cervelle de renne mêlée à du guolmas (farine de conifère) et à de la graisse de cuisson (surnageant). Les embarras gastriques étaient traités par frictions transversales péri-ombilicales (correspondance possible avec les péridromies F, L, D.)

En cas de *constipation*, on faisait autrefois des lavements d'eau chaude contenant de la graisse de pattes de renne, plus tard la graisse fut remplacée par le gruau. On administrait le même traitement mais par voie urétrale chez les femmes en cas de *rétenion d'urine*, alors que chez l'homme on se contentait de « frotter la surface du pénis avec de la suie recueillie en raclant le fond des marmites et des chaudrons. (p. 176)

La diarrhée était soignée par ingestion de mercure (186).

La *jaunisse* faisait l'objet d'un invraisemblable traitement. Il s'agissait tout d'abord de se suralimenter en absorbant en une seule fois autant de nourriture qu'on le pouvait et cette nourriture devait être préparée de « 9 manières différentes ».

Puis il fallait faire ingérer au malade « 9 poux vivants » sur une tartine de beurre ou dans du gruau; ce remède, efficace selon Turi, devait être administré à l'insu du malade qui se serait autrement refusé à une pratique aussi répugnante.

Nous avons vu que les *hémorragies de la délivrance* étaient seulement guéries par des « arrêteurs de sang »; ceux-ci « par la puissance de paroles magiques » (p. 177) sont capables selon l'auteur de faire cesser n'importe quelle hémorragie, en regardant le malade, ou s'ils sont éloignés de lui, par télépathie. On pouvait également faire boire à une femme en couche présentant des écoulements de sang, du lait frais contenant des raclures de fond de nid d'hirondelle (bechkus).

Turi nous dit ensuite qu'en cas de maladie mortelle ou lorsque le malade est hanté par un spectre, ceci est du ressort du *noai-dé* (chaman). Le *noai-dé* est un homme qui entend et voit plus que les autres hommes; s'il entre en transe il peut voir « toutes choses que les autres ne voient pas et peut exorciser quelqu'un sur qui se trouve un fantôme » (p. 186). Médecin, psychopompe et devin, le *noai-dé* ne vole ni ne blasphème. Pour parvenir à l'extase il tambourine, siffle, grince des dents, boit de l'alcool, se flagelle à l'aide de chaînes rougies au feu; alors à l'insu du commun des mortels son âme abandonne son corps, s'élève dans les airs et s'en va trouver l'ange Biru (Diable) dans son traîneau magique attelé d'un loup. C'est donc un chaman noir qui entretient commerce avec les esprits maléfiques pour le bien des hommes.

Comme médecin, le chaman emploie habituellement peu de remèdes, il intervient plutôt par la parole et délivre les gens de leurs fantômes. Il n'agit pas seul mais en collaboration avec des esprits souterrains (Uldas) ou aquatiques (Haldes) que l'on rencontre dans les sources et les fontaines « en ébullition » et « dans de telles sources il y a un principe curatif pour celui qui le connaît » (p. 222). La transmission de l'art de guérir pouvait être familiale et Turi nous parle de Sara, la fille de Nuvte qui « avait appris de son père à être médecin » (244).

Mais si le *noai-dé* sait guérir, il peut aussi punir : ainsi autrefois ils avaient le pouvoir de changer en loups les voleurs, les assassins et de fait, le nombre des voleurs s'est accru parmi les Lapons « quand les *noai-dés* se raréfièrent » (152)

B) LA MEDECINE VETERINAIRE LAPONE

Une partie des conseils de Turi, est relative à l'élevage du renne et sort donc du cadre de cet exposé. Nous ne retiendrons que la pathologie proprement dite et la thérapeutique vétérinaire traditionnelle. Voici les affections les plus fréquentes du renne :

1° *Le Chlub'bo* se manifeste par des enflures entre les sabots et « cela commence à

suppurer » (69). Il peut durer tout l'hiver mais n'est pas aussi dangereux qu'en été parce qu'il ne touche alors que quelques rennes » (70). C'est donc une maladie épizootique. L'épidémiologie est abordée : « Durant un été chaud il y a des insectes qui sautent et quand il y en a beaucoup, les personnes âgées ont coutume de penser qu'il y aura alors du chlub'bo ». Il semble bien que ce soit une affection dont l'agent vecteur serait un insecte à moins que le fait que les « insectes qui sautent » soit sans rapport direct avec la transmission de la maladie mais traduise certains facteurs climatiques favorisants.

Le traitement consiste à enlever tout ce qui est malade et à enduire la plaie avec une décoction d'écorce d'arbre jusqu'à ce que cela soit épais comme du goudron qu'on a mélangé avec du sel.

2° *Le Gaer'dni* atteint les femelles : leurs pis se couvrent de croûtes, gonflent, suppurent et « dégénèrent ». Le renne se lèche et « cela infecte alors la bouche, pénètre dans les poumons et le fait mourir. On le traite come le chlub'bo.

3° *Le njunni-vikki* : affecte les deux sexes. Le museau devient croûteux, cela s'étend à la langue et à la bouche, descend dans la gorge et dans les poumons et fait mourir le renne ». Le traitement de l'adulte est identique au chlub'bo ; pour les faons on doit l'enduire d'un mélange de graisse de sabot de renne et de résine de pin et de sapin.

4° *Le ruod'no* (- vikki) Le renne quand il en est atteint, marche toujours affaissé comme s'il allait uriner mais rien ne vient. Cette maladie commence par l'orifice urinaire et pénètre dans la vessie ; toutes ses entrailles sont enflammées avec du pus et il en meurt ». Même thérapeutique que pour le njunni-vikki du faon.

5° *Le tchagar-vikki* : « les parties génitales du renne gonflent, deviennent énormes et affreuses ». Même traitement que pour le Chlub'bo.

6° *Le Liv'za vikki* : « Le renne qui en est atteint paraît tout à fait bien portant mais il maigrit et quelquefois ne peut plus tenir

debout son arrière-train ». Cette maladie survient également en hiver. Contre elle, aucun remède. Une fois on en guérit un en lui faisant boire du cognac ou du rhum fort, et en le mettant à la diète un jour. En cas d'épizootie ce traitement est impossible : des centaines meurent...

7° *L'Oai'vi vuori* : Elle atteint le faon dans la marche et serait due à une lésion cérébrale d'origine parasitaire. On la soigne en entaillant les oreilles.

8° *Le Diei'gi-cal'bni* : (« yeux blancs ») maladie oculaire fréquente du renne « contre elle il est bon de mettre un pou à l'intérieur de l'œil et quelquefois du soufre ». Durant les étés, il est fréquent que les rennes perdent la vue, il y a des insectes qui abîment leurs yeux. Ils deviennent aussi aveugles quand au printemps ils sont tellement épuisés que la graisse des yeux disparaissant entièrement, l'œil s'enfoncé à l'intérieur comme pour un renne mort ». « Si l'on frappe un renne sur le nerf de la nuque, les yeux deviennent également blancs ».

9° *Le jies'ka* est une affection semble-t-il commune à la fois à l'homme et au renne. Elle se manifeste par une excroissance qui contient une substance blanche et granuleuse. « Le jies'ka est mauvais, contre lui il n'y a pas d'autre remède que la morsure d'un jumeau » (p. 57)

Il n'est pas toujours aisé de s'y retrouver dans les descriptions de Turi. On y parvient cependant pour quelques affections avec une quasi-certitude.

Ainsi, *Le Njunni-vikki* (njunni=museau, vikki=maladie) semble bien correspondre avec la myase cavitaire dont l'agent pathogène est le *Cepheromya tarandi*, dont la larve pénètre dans les naseaux, parasite les cavités nasales, le pharynx, la trachée, les bronches et les poumons.

Le jies'ka pourrait être la myase sous-cutanée provoquée par un parasite, *Oedemagena tarandi*. La nymphe présente deux mues (25/30 jours). La larve provoque des nodules dans la région dorso-lombaire.

C'est sans doute de ces deux maladies qu'il veut parler lorsqu'il dit :

« Il y a une espèce (d'insectes) qui monte dans le nez, y pond des œufs qui deviennent des larves qui tuent les rennes au printemps s'ils sont fatigués. Il y en a une autre qui se fixe sur le dos du renne où elle fait naître des larves, qui au printemps tuent beaucoup de rennes fatigués. Elles perforent le dos du renne. Le renne craint tant ces insectes qu'il court ça et là et qu'il monte en hâte sur les plus hautes montagnes et les terrasses rocheuses où il fait plus frais et où il y a beaucoup de neige et de glaciers. » (p.72)

Le *Roud'no-vikki* serait une pasteurellose dont l'agent vecteur est le lemming. Elle se manifeste par une dyspnée, de la toux, un jetage, un larmolement et s'accompagne de fièvre. L'évolution se fait vers la mort dans un tableau de septicémie hémorragique et d'insuffisance rénale. Dans la description de Turi on peut penser à une anurie aussi bien qu'à une rétention d'urine.

Le *liv'za-vikki* peut correspondre à une strongylose à *Elaphus-strongylus rangiferi* qui provoque une atteinte nerveuse et se manifeste par des parésies et des convulsions. *L'oi'vi vuori* serait une forme clinique du jeune animal. (Ceci est une hypothèse personnelle).

Le *die'gi-tchal'bmi* serait une kératite contagieuse d'origine bactérienne.

Au terme de cet exposé, nous sommes conduits à faire un certain nombre de remarques.

Sur le plan clinique : la sémiologie lapone telle que nous la présente J. Turi n'aboutit que rarement à des entités morbides définies : on relève des symptômes, des ébauches de syndromes mais nulle part des maladies, hormis le cas de zoopathies.

Sur le plan étio-pathogénique : le déterminisme morbide obéit à deux principes contradictoires à nos yeux mais qui interfèrent ici sans s'exclure bien qu'ils ressortissent l'un à une vision irrationnelle fondée sur la magie, le commerce avec les esprits, l'efficacité symbolique des nombres et de

la parole, l'autre à une conception réaliste du monde étayée par une observation rigoureuse de la nature.

Sur le plan thérapeutique : on est frappé par la pauvreté de la phytothérapie. L'opothérapie humaine et animale, parfois spectaculaire, est plus en honneur. Primauté est donnée aux massages, aux agents physiques comme si Turi était constamment obnubilé par la migration et le froid hivernal et voulait tourner le dos à ces mois d'été où la nature est si belle en Laponie et la flore si riche. Il est vrai que la vie sur le fjell en période estivale est à peine moins dure qu'en hiver dans la plaine. Quant aux pratiques chamaniques, on sent qu'elles étaient déjà bien moribondes à l'époque où il rédigea son livre : les renseignements qu'il nous fournit semblent de seconde main : il ne fait que raconter ce qu'on lui a raconté.

Enfin, il ne faudrait pas conclure à la pauvreté de la médecine lapone sur la lecture du seul « *Mui'talus samiid birra* ». J. Turi a beau affirmer avec une touchante vanité « le récit qui est fait dans ce livre dit tout sur l'art médical des Lapons » (p. 184), des ouvrages comme ceux d'A. Steen (7) sont heureusement là pour nous prouver le contraire. Si la matière médicale de Turi est peu copieuse, son intérêt demeure néanmoins pour l'ethnologue comme pour le médecin car elle nous permet d'entrevoir les modalités d'adaptation à un milieu pour le moins hostile d'une ethnie digne, à tous égards, de notre admiration.

(1) Johan Turi. — *Récit de la vie des Lapons* —. Préface d'Absjorn Nesheim. Traduit du norvégien et présenté par Christian Mériot. Edit. Maspéro. Paris 1974. (Titre original : « *Mui'talus samiid birra* » 1ère édit. Nordiska Bokmandeler Stockholm-Copenhage, 1910). 299 p. 12 pl. H.T. commentées par Emilie Demant-Hatt. Fig in-T.

(2) Région septentrionale de la Laponie suédoise.

(3) Le foyer central de la tente lapone, quel qu'en soit le type, est entouré d'un

muret ou d'un cercle de pierres et appelé « arran ». Sous le foyer, selon la mythologie, vit « Sar-Akka », la fileuse ainsi désignée car elle file les tendons. Dans l'ontogénèse traditionnelle elle recevait l'embryon de la part de Mader-Akka (la première mère) qui avait été fécondée par Radien Kiedde, et le transmettait à la femme. Sar -Akka aidait aux accouchements comme aux vélages.

(4) Ainsi, les Finnois avaient-ils coutume de ne jamais laisser tomber des rognures d'ongles sur le sol, il les conservaient entre chemise et peau ou les seraient en un lieu sûr, il en allait de même pour les cheveux et le poils de la barbe. Quant aux excréments, il ne fallait s'en libérer qu'après avoir accompli certaines rites auxquels on ne pouvait se soustraire

sans danger (Cf. A. Sauvageot : *Les Anciens Finnois*, Paris, Klincksieck, 1960 pp 138)

(5) Cf. G. Soulié de Morant. — *L'Acupuncture chinoise — I*, Paris, Mercure de France 1939 et aussi : *Traité d'acupuncture* (SHI YONG RENXUE XUEJIANG YI TAI-BEI ZHENJIUYI ZHENZHONGXIN) Taiwan 1974. Sans oublier pour la terminologie française moderne l'ouvrage de J. Lavier. — *Vademecum d'acupuncture symptomatique* — Maloine, Paris 1967.

(6) Cf Ernst Manker. — *Les Lapons des montagnes suédoises*. — NRF, Paris 1954:

(7) cf. A. Steen : « *Samenes folkemedisin* » 1961, (en norvégien) et C. Mériot : « *Eléments de médecine populaire en Laponie* ». Bordeaux 1969.

Association de Méditation Transcendantale

13, rue Etienne-Marcel - 75001 PARIS

Tél. : 236-04-78 - 233-84-60.

TOUS LES JOURS DE 11 H A 20 H.

Programme de Méditation Transcendantale et de Siddhis (perfection)

Développement de l'Intelligence Créatrice. La Conscience domaine de toutes possibilités et demeure de toutes les lois de la Nature.

Conférence à Paris sur rendez-vous

Tel. : 236-04-78

233-84-60

Pour une linguistique contrastive français-finnois : à la recherche du Thème perdu (*)

PAR M.M. Jocelyne Fernandez (**)

Si les vertus pédagogiques de la linguistique contrastive ne sont plus à démontrer — Tesnière (1) utilisait déjà l'analyse contrastive pour faire ressortir les structures syntaxiques profondes — rares sont les études consacrées aux oppositions inter-linguistiques (2) qui dépassent le niveau de l'énumération impressionniste. Or les phrases énonciatives proposées par les manuels de langues, si elles sont grammaticalement correctes, présentent souvent l'inconvénient d'être inutilisables, car inconcevables en tant qu'éléments de communication concrète. L'effort principal de la recherche en contrastivité devra donc porter sur l'organisation du message dans les différentes langues envisagées.

Pour analyser de façon satisfaisante la structuration en profondeur et le fonctionnement effectif de la langue dans une situation de communication donnée, une distinction primordiale s'impose entre les deux niveaux de la communication :

— l'énoncé c'est-à-dire l'unité d'organisation syntagmatique

— le message c'est-à-dire l'unité de communication.

La linguistique structurale a permis, en proposant une classification des constituants immédiats de la phrase, un progrès considérable dans l'analyse des rapports syntaxiques pour ce qui est de la structure de surface, mais l'étude du message et donc de l'activité propre au locuteur a été totalement négligée.

La méthode :

L'hypothèse de travail pour qui se propose de remédier à cette lacune consistera à postuler pour le message une structure correspondant à celle de l'énoncé, autrement dit une structure hiérarchisée, caractérisée par l'existence d'un noyau nécessaire et suffisant pour qu'il y ait message, les autres éléments n'étant que satellites susceptibles (d'où le problème de l'ordre des mots) de graviter autour de lui.

On convient d'appeler « RHEME » le noyau et « THEME » le constituant du message pré-

cedant le noyau qui en quelque sorte plante le décor préalable. A ces deux éléments de base (3) s'adjoindra éventuellement un troisième, appendice sans valeur informative, le « RAPPEL » chargé de dénoncer après le Rhème les divergences entre syntaxe de surface et syntaxe profonde.

Si les deux codes correspondant aux deux niveaux de l'analyse coexistent et se manifestent conjointement, la structuration du message est dans une certaine mesure tributaire de celle de l'énoncé ou, selon la formulation de Jean PERROT :

« L'énoncé est le moule syntaxique dans lequel se coule le message. » (4)

Les cas de solidarité entre les deux grammaires (à l'écrit il peut s'agir d'un calque parfait, à l'oral l'identification est fonction de la présence ou de l'absence d'une rupture mélodique, et donc du débit du locuteur) sont nombreux :

— au français « demain je viendrai » correspond bien le finnois *huomenna tulen*.

Les cas d'interférence se manifestent, surtout dans la langue parlée par un ordre des mots « marqué » (encore que l'ordre dit « non marqué » ne soit statistiquement prouvé que

(*) Communication présentée lors du colloque organisé par les Universités de Helsinki et de Paris III au C.E.F.O. (mai 1977).

(1) *Eléments de syntaxe structurale*. Klincksieck 1959

(2) A consulter, la thèse de Georges KASSAI : *Etudes de stylistique comparée du français et du hongrois*. Doctorat d'état, Univ. de Paris III, 1974

(3) dichotomie généralisée par le Cercle de Prague avec Mathesius (1929)

(4) notamment dans la Revue d'Etudes finno-ougriennes, 1971 : 8, article : *Problèmes de structures appliqués au message*.

(**) Maître-Assistante de Langues et Littératures Fenno-Scandinaves à l'Université de Rennes II (Haute-Bretagne).

pour la langue écrite) et par la reprise de certains constituants déplacés vers l'avant (Tessière parle de « projection ») et donc privilégiés dans la linéarité du message, par des éléments référentiels (ceux que nous appelons « Rappels » dès lors qu'ils ne sont pas intégrés au groupe-rhème et se placent après celui-ci). Si au français « Ton père je le connais » répond le finnois *Isäsi (minä) tunnen* sans autre marque apparente que l'ordre O + (S) V, « Il est gentil ton père » se rendra habituellement par *Se on kiltti isäsi*.

La non-coïncidence entre les deux systèmes est donc indiquée d'une part par l'ordre des mots (avec phénomènes annexes tels que l'introduction d'éléments de rappel). On parle communément de « l'inversion du sujet » (ou son rejet après le verbe) : qu'il s'agisse ou non de « suçécismes » (accusation traditionnelle chez les grammairiens finnois), c'est un cas aussi fréquent en finnois qu'en français parlé.

Mais l'ordre des mots ne révèle pas toujours la divergence entre structuration syntaxique et structuration communicative ou « pragmatique ». C'est alors à la prosodie que l'on aura recours. Les procédés prosodiques se combinent certes dans la plupart des cas avec la variation de l'ordre des mots, mais c'est en fin de compte le donné prosodique qui constitue le *signifiant essentiel* de la structuration du message : soit la phrase :

A. *Lähden hakemaan sen polkupyörällä huomistana*

(« J'irai le chercher à bicyclette demain soir »)

Ici, en finnois comme en français, un autre agencement des circonstants est possible sans que la grammaticalité de la phrase en soit perturbée :

B. *Lähden hakemaan sen huomistana polkupyörällä.*

(« J'irai le chercher demain soir à bicyclette »)

Mais la hiérarchisation des constituants ne sera pas identique selon que le début de la phase descendante de la courbe intonative se situera sur la 1^{re} syllabe du 1^{er} des circonstants

A. *polkupyörällä ↓*
ou seulement au début du 2^e des circonstants :

A. *polkupyörällä ↑ huomistana ↓*. De même dans la phrase B.

A ce propos, une distinction préalable devra d'ailleurs être établie entre « emphase » et accent principal de phrase. Pour reprendre la définition posée par Ferenc KIEFER en prologomène à son étude *On emphasis and word order in hungarian* (5) :

(emphasis) « a device which consists of contrasting a particular constituent or constituents of the sentence with the corresponding constituent or constituents of another sentence (or sentences) ».

Le propre de l'emphase — à la différence de l'accent phrastique — est donc d'exercer une fonction contrastive (conditionnée par le contexte) d'où son influence sur l'interprétation sémantique. En finnois, la difficulté consistera parfois à distinguer de la simple thématisation la mise en valeur (dite aussi « focalisation ») de certains constituants par variation de l'ordre des mots : l'ordre des mots finnois, souvent prétendu « libre », n'a pas (comme c'est le cas en français) pour fonction d'identifier les constituants S et O, mais de permettre l'interprétation de la valeur respective des syntagmes nominaux dans la proposition (le français, lui, utilise un support « c'est ... qui/que »). Si à la question *Kuka löi Mikkoa?* (« Qui a frappé Mikko? ») répond normalement « *Mikkoa löi Hannu* (*Mikkoa* en position de Thème, puisque déjà donné), la mise en valeur de la victime se fera dans l'assertion simple par antéposition de O : *MIKKOA Hannu löi* (« C'est Mikko que Hannu a frappé ») et le responsable de l'action (S, déjà en tête) sera mis en emphase par rejet du verbe en fin de proposition : *HANNU Mikkoa löi* (« C'est Hannu qui a frappé Mikko »). Dans la langue parlée, les constituants focalisés sont signalés en outre par des éléments prosodiques.

Par « phénomène prosodiques », il faut entendre non seulement la nature de l'intonation, mais aussi la pause, le rythme : dans les séquences de finnois laponisant enregistrées, la pause acquiert un rôle prépondérant, puisque la monotonie relative du débit (« trop lent » : hésitation, ou « trop rapide » : excitation) ne permet pas toujours de compenser l'incertitude de l'ordre des mots.

Une fois posée cette hypothèse de travail, qui implique une analyse dichotomique de

(5) Mouton 1967, p. 8-9

type « Thème/Rhème », il faudra commencer par étudier la *variation physique* de l'énonciation sur le plan de l'expression (caractère ascendant ou descendant de la courbe, intensité de l'accent emphatique), puis on se livrera à un recensement des procédés qui, dans la langue choisie, sont au service de la *thématisation* et de la *rhématisation*.

APPLICATION DE LA METHODE AU CORPUS ENREGISTRE* :

1. Etude de la variation physique :

Dans toutes les langues pour lesquelles une étude contrastive a été entreprise (par ex. français/hongrois) (6), la courbe intonative de la phrase simple indique une opposition fondamentale entre la réalisation de ce que l'on a convenu d'appeler T et R, c'est-à-dire le cadre préalable ouvrant la phrase et le noyau porteur d'information :

- la thématization est caractérisée par une intonation montante
- la rhématisation est caractérisée par une intonation descendante.

Généralement, T et R sont séparés par une pause, bien que le début précipité du discours rende parfois sa perception difficile — mais la rupture mélodique subsiste.

Ce schéma est compliqué du fait qu'entre T et R peuvent s'insérer des segments à courbe intonative plate (ou « stagnante ») qui seront soit expansions du Thème (et une hiérarchie thématique interne est à envisager) soit parenthèses, soit éléments phatiques (*Katso* tu vois, *kuule* écoute) soit éléments explétifs traduisant une hésitation (*tuota, tuota noin, tuota niin*).

Enfin la méthode débouche sur une extension des concepts de T/R à un énoncé plus vaste, avec la possibilité pour le R d'un segment bref (proposition) de devenir T d'une séquence longue (la phrase).

2. Les marques morphologiques :

De l'analyse du corpus se dégagent quelques procédés récurrents de *thématisation* :

— lexicaux :

• des adjectifs indéfinis, type *sellinen, semmonen, tämmönen, tommonen* (de ce genre, une sorte de), employés dans une proposi-

tion existentielle, font fonction de T :

« *sävu* » *on tommonen* ↑ *hijainen vesi* ↓
(le « *sävu* » (7) c'est une sorte d'eau tranquille)

koski tulee semmonen ↑ *johonkin* ↓ (le torrent arrive comme ça à un endroit)

se oli semmonen ↑ *syliä* ↓ (c'était comme un gros bébé)

• des verbes à caractère inchoatif, indiquant le début d'une action, d'un mouvement, d'une perception : (ordre V+S)

alkaa koski ↑ (le torrent commence)

Si le Sujet est placé en tête, il s'agit généralement d'un pronom qui ne fait qu'annoncer le nom postposé au prédicat, avec probabilité d'une détermination redondante :

se meni se kokka ↑ (elle est partie la proue)

— syntaxiques :

• particules enclitiques : la particule *-han/-hän* par ex. n'a pas de sens basique mais une valeur pragmatique : elle marque la phrase comme rappel d'information familière, constitue une modalité de l'énonciation (tantôt dans le sens de l'atténuation — avec les verbes — tantôt dans celui du renforcement — avec les noms) :

Hehän ↑ *tietysti vieroksuivat* (Eux, bien sûr, ils étaient dépaysés)

muistathan ↑ *se Maiju* (tu te la rappelles bien, la Maiju?)

tulethan ↑ *minun kottiin* (viens donc chez moi!)

• conjonctions : la conjonction *kun* (valeur causale ou temporelle) placée en 2^e position, thématise le mot qui précède :

Minä ↑ *kun tulit* (Moi, quand je suis arrivée)

* *Corpus constitué d'enregistrements « spontanés » réalisés en 1975-76 dans la commune d'Utsjoki chez des Lapons bilingues. Seuls les discours des deux informateurs les plus compétents (l'ancienne « catéchiste » — institutrice itinérante — et l pêcheur — écrivain autodidacte) ont été ici retenus : les observations devraient valoir aussi pour le finnois standard.*

(6) G. Kassai, opus cité, p. 91-99 et 148-181

(7) mot lapon, finnois *suvanto*

Pitkät matkat ↑ *kun oli* (Avec les distances qu'il y avait)

Les éléments *rhématisateurs* semblent moins nombreux. Le verbe négatif placé en tête joue à cet égard un rôle décisif :

ei muuten tule mitään (sinon ça donnera rien)

ei ne aamulla ehtiny (ils avaient pas le temps le matin)

eihän minä malttanu (je ne savais pas résister).

Enfin ce schéma dichotomique, s'il s'applique parfaitement à la phrase simple :

circonstant (temporel) + S + P
T R

kaks eri kertaa ↑ *minä sellä pidin* ↓
(deux fois je l'ai faite (la classe))

et avec un ordre de mots différent :

Circonstant (local) + P+S
siitä *alkaa* ↑ *suvanto* ↓
(c'est là que commence le « *suvanto* »)

se heurte à quelques complications dans la phrase parlée :

LE THEME PERDU

L'interruption brutale du cours linéaire du discours étant un phénomène propre à la langue parlée en condition spontanée, on rencontre parfois des syntagmes en position (et à caractère) de T, dont le R se fait en vain attendre (bien que, par définition, ce soit le R qui soit le noyau suffisant) : ceux que nous dénommons les « *Thèmes perdus* ».

*Ex. Mutta kylä niin Pienessäkin / kun tuo MAIJU/Muistathan se MAIJU/TAALLA/sillä ei ollu / kylä sillä ei ollu isoa... iso pirttinen missä se oli niin RIEMUISSAAN kun/kuuli että minä tulen ja/ihan ensimmäisenä/han juoksi sanomaan että/« Voi TULEThan/minun kottiin (EI se kylä suuruudella ole pilo... pilattu/mutta KYLLÄ me siinä PARJAT-TAAN. » (Mais c'est vrai que même dans une aussi PETITE/comme la MAIJU/tu t'en souviens bien/MAIJU/(qui était ici / elle n'en avait pas/oh non elle n'en avait pas une très gran.. grande de cabane où elle était si joyeuse quand / elle a appris que j'arrive et / elle était la première / elle a couru me dire que / « Mais VIENS donc chez moi/C'est pas qu'on soit gâchés.. gâtés par la place / mais on se DEBROUILLERA BIEN va! »)**

Le thème initial *niin pienessä* ↑ (affecté de la particule *-kin*, ici thématique, mais cette fonction n'est pas aussi systématique que pour *-han*), syntagme circonstanciel réduit au déterminant, est repris 5 segments plus loin — après une parenthèse et une double apostrophe — par le Rhème « *iso pirttinen* (« une grande maisonnette ») qui complète en fait un autre T, « elle n'en avait pas », lui-même anaphore d'un R, « la Maiju ». Ainsi la propriétaire (Maiju) est devenue le lieu d'un transfert, qui, à la suite d'une dislocation caractéristique de la langue parlée, permet à ce qui « normalement » (c'est-à-dire grammaticalement) devrait être le déterminé d'échapper à son déterminant (l'épithète « petite ») sous les traits d'un Rhème : il n'y aura donc pas de congruence morpho-syntaxique entre les deux (*pienessä* est à l'inessif, cas local interne, *piirtinen*, sujet, au nominatif). Ce divorce illustre la divergence entre niveaux syntaxique et communicatif.

Parfois la dislocation est totale et seule la relecture (ou réécoute) attentive d'une séquence longue permet d'attribuer au T initial dépareillé un R postérieur : T et R constituent alors la structure d'encadrement de toute une série de segments (voire de séquences).

Sanno yks pikku poika/edellisenä vuonna silla oli niin suru/että se/itki oikein/että täti TAAS lähtee. Mie lohdui että ensi vuonna taas tulen. Sitten / oli kovasti odottanu joo ja.... sitten/minä ajoin pihhaan niin/se niin MIEHEVENA seiso ja katto silmiin ja sanno että/viime vuonna minä kyllä ITKIN / mutta NYTPä en taidakkaan itkii. (Y a un petit garçon qui m'a dit / l'année d'avant il était tellement triste / qu'il / en a versé des larmes / « et la dame qui s'en repart ENCORE ». Je l'ai consolé que je reviendrai l'an prochain. Après / et il m'avait donc attendu !... après / j'ai débouché dans la cour / il était là planté COMME UN GRAND et il me regardait droit dans les yeux et il a dit que / « l'an dernier ce que j'ai pu PLEURER/ mais maintenant alors PLUS QUESTION. »)

* *Contexte : l'ancienne katekeetta évoque les conditions d'enseignement du temps de l'école nomade (déplacements en traineau, salle de classe improvisée)*

Ici le T initial, destiné à introduire un discours rapporté, est interrompu par une seconde anecdote (à caractère explicatif) et par ses développements (« Je l'ai consolé »), avant qu'un retour délibéré à la chronologie (« et après ») ne provoque sa reprise par un R en fin d'énumération (« il était là ... et il a dit que »). L'essai de réinsertion du « Thème perdu » fait ainsi apparaître un ensemble de mécanismes qui, pour emprunter la terminologie d'autres domaines techniques, sont comparables aux « flash-backs » du cinéma et de la radio : pour le locuteur, le temps est aussi « psychologique ». L'étude thématique est donc bien le fondement de l'analyse du message. Elle peut se compléter de celles d'autres phénomènes caractéristiques de la parole instantanée, telle

L'INTONATION SUSPENSIVE

qui traduit la tendance du locuteur à relier toutes les assertions entre elles, soit par des conjonctions de coordination (*ja, mutta*) ou de subordination (*että*) soit par des mots explétifs (*niin*) sur lesquels la voix remonte. Les assertions de type résolument déclaratif sont rares (10 % du corpus). Cette intonation suspensive, signe d'une continuité d'élocution, a pour effet de faire remonter la voix également sur le segment qui précède (en particulier si le connectif est sous-entendu et/ou si ce segment est suivi d'une pause) et la courbe intonative devient très proche (bien qu'instrumentalement distincte) de celle du T alors que l'élément concerné est en fait un R.

viime vuonna ↑ *minä* *kyllä* *itkin* → (p)
mutta

(l'an dernier ce que j'ai pu pleurer (p) mais)

ei muuta kun alkaa (p) *mutta* →

(il n'y a plus qu'à s'y mettre (p) mais)

edellisena vuonna ↑ *se oli semmonen syli-*
vauva →

(l'an passé, c'était comme un gros bébé)

Dans la perspective fonctionnelle de la phrase, cette mutation s'explique du fait que le R du segment bref (proposition) est devenu T de la séquence longue (phrase). L'intonation suspensive est donc à interpréter comme le résultat de la superposition d'une intonation montante (positive) sur une intonation descendante (négative) et pourra se représenter :

↓ + ↑ = → ou (—) + (+) = +

3. La stratégie discursive

Cette méthode n'exclut pas l'intervention de critères plus normatifs tels que la « complexité », la « cohésion » (hésitations, nombre et nature des corrections spontanées : lexicales, grammaticales), la « pertinence » (insertion dans la réalité) mais nous ne voyons pas l'intérêt d'une évaluation quantitative (calcul du nombre des phrases correctes ou complètes par opposition aux énoncés fragmentaires) (8) pour déterminer la stratégie discursive des sujets parlants.

Si nous avons par ailleurs recours à une notion de perspective fonctionnelle de la phrase telle que celle de *dynamique communicative*, nous n'utilisons pas tout à fait ce terme dans le sens de Jan FIRBAS, qui fait de son degré le critère distinctif entre T et R :

— T étant l'élément qui a le degré le plus faible de DC

— R étant l'élément qui a le degré le plus fort de DC. (9)

Nous pensons en effet que l'on ne doit pas chercher à déterminer l'élément phrastique qui contribue le plus au développement de la communication, mais bien à repérer le réseau qui véhicule l'information au niveau du *texte*, d'un ensemble de phrases.

La notion de « texte » doit cependant être maniée avec précaution : la linguistique textuelle a jusqu'ici élaboré des méthodes difficilement adaptables à la langue parlée — le message s'y trouve dès le départ conditionné par la virtuosité stylistique de l'auteur. La *typologie des textes* établie par Frantisek DANES (10) par ex. est un instrument inadéquat en

(8) malgré les mérites sociologiques de la méthode d'analyse des « macrosyntagmes » développés (dir. Bengt LOMAN) par le Gr. de Recherches sur la syntaxe de la langue parlée de l'Université de Lund. *Rapports 1967-72*, 3 ouvrages collectifs sur *Språk och samhälle* (Langue et société) 1972-77

(9) *On defining the theme in functional sentence analysis*, Travaux linguistiques de Prague, I, 267-280

(10) *Zur linguistischen Analyse der Textstruktur*, *Folia Linguistica* 1970, p. 72-78

linguistique contrastive : encore faudrait-il que les schémas répertoriés soient effectivement réalisés, pour chacune des langues données dans une situation de communication. Nous en retiendrons essentiellement le type N° 1 de progression thématique, la « progression linéaire simple », c'est-à-dire la reprise du R de la 1^{re} phrase par le T de la 2^e et ainsi de suite : elle est utilisée en particulier dans un contexte narratif-explicatif (le cas le plus fréquent dans notre corpus, étant donné la finalité de nos interviews : recueillir des discours suscités par un minimum de questions), ce qui n'est pas pour surprendre, du fait de la valeur anaphorique de T (élément de liaison par vocation).

L'opposition langue écrite/langue parlée, pour être traditionnellement minimisée, n'en est pas moins existante en finnois qu'en français. Puisse sa reconnaissance (11), assortie d'une classification des thèmes perdus-retrouvés, accroître l'indice de communication entre les usagers des deux langues.

(11) A suivre, l'évolution du Gr. de Recherches en linguistique textuelle (dir. N.E. ENKVIST) d'Abo Akademi

NECROLOGIE

Nous apprenons le décès de l'écrivain finlandais Yrjö Kokko, survenu le 6 septembre 1977 à Helsinki, des suites d'une longue maladie. Il était le père de notre collaboratrice, Anna Kokko-Zalcman, à laquelle le Comité de Rédaction fait part de sa profonde sympathie.

L'œuvre d'Yrjö Kokko fera l'objet d'une analyse détaillée dans le prochain numéro de BOREALES et ce sera justice, car alors qu'il existe de nombreuses traductions de ses livres tant dans les langues scandinaves, qu'en allemand, en anglais etc. un seul de ses romans fut traduit en français (« Le cygne chanteur »).

Tout à la fois vétérinaire, zoologue, naturaliste, poète et romancier Y. Kokko chanta la Laponie où il devait passer la plus grande partie de son existence. Ami des Lapons dont il partagea la vie, il excella dans la peinture de leur univers fascinant. A l'écoute de la nature, servi par une plume spontanément riche et dont la simplicité même s'apparentait à la veine lyrique du Kalevala, il sut maintenir l'équilibre entre verbe et action, et, pour reprendre les mots de Rudyard Kipling, « penser sans n'être qu'un penseur ».

Le Dit de Thorsteinn le Bastonné ⁽¹⁾

par Fabienne LELEUX (*)

La saga islandaise, « parent pauvre » des commentaires littéraires, se révèle être un texte se prêtant admirablement à la théorie de l'analyse du récit.

Le choix d'un fragment de saga présente — malgré les avatars de toute traduction — moins de risques que celui d'un poème (amputé de son rythme et de ses rimes par la francisation) quant à la conservation en version traduite, de sa structure narrative.

L'analyse de ce texte délaissera le domaine abstrait de l'Histoire littéraire pour entrer dans le concret des rapports texte/lecteur.

Seule la prise *directe* du lecteur sur le texte (et non le discours *autour* du texte) sera à même de lui dévoiler le rapport (et la fonctionnalité) de la saga au lecteur de l'époque.

Cette courte étude n'est donc :

— ni un cours d'histoire littéraire scandinave

— ni un tracé historique au moyen de la civilisation

— ni un commentaire linéaire du texte.

Elle se propose d'être une clé de compréhension.

Les traits de civilisation nous aident à lire le dit. Mais comment se dégager des structures superficielles du récit, événementielles ; qui intéresseront plutôt l'ethnologue, pour parvenir à la compréhension, et non plus à la simple lecture, du texte ?

Le dit, comme tout récit, joue sur trois niveaux :

— le logique, niveau des opérations (affirmations, contradictions, ...)

— le récit proprement dit, niveau des motifs (fonctions, actants, ...)

— les manifestations, niveau stylistique.

Nous ne nous intéresserons pas ici au dernier niveau et valoriserons au contraire le premier, montrant comment le dit se trouve

être la mise en branle d'un système logique le long d'une histoire.

Le dit ? Tout d'abord du sémantique, du sens qui se transforme et qui se conserve. Mais aussi du logique qui permet de pallier et résoudre les contradictions : un ersatz. Comment découvrir cette seconde structuration du récit ? Par la recherche de l'isotopie dominante dans le texte. (2)

Quel est l'élément itératif, l'isotopie dominante dans le texte ?

— La parole.

Il est inutile de mentionner tous les termes ayant trait à la parole. Nous citerons uniquement pour exemple le second paragraphe du dit qui comprend 3 fois le verbe demander, 3 fois également le verbe répondre, une fois les verbes appeler, réclamer, prendre la parole.

Un texte donc construit sur la notion de parole, sur l'acte de parler.

Considérons pour exemple ces phrases du premier paragraphe :

« Il y avait un homme que l'on appelait Thord. C'était un homme de la maison de

(1) Exposé présenté dans le cadre du séminaire de MMJ. Fernandez (Civilisation feno-scandinave) à l'Univ. de Rennes II.

Le texte du Dit (trad. Régis Boyer) est paru dans *Les Vikings et leur civilisation*. Mouton 1976

(2) « par isotopie, nous entendons un ensemble redondant de catégories sémantiques qui rend possible la lecture uniforme du récit, telle qu'elle résulte des lectures partielles des énoncés et de la résolution de leurs ambiguïtés qui est guidée par la recherche de la lecture unique. » A. J. Greimas, « Du Sens », p. 188.

* Chercheur en Littérature Comparée (UHB — Rennes II)

Bjarni de Hof. C'était lui qui s'occupait des chevaux de Bjarni, car on disait qu'il s'entendait à cette besogne. »

« .../... Logeaient encore chez Bjarni deux hommes dont l'un s'appelait Thorhall et l'autre Thorvald. Ils jasaient d'importance sur le compte de tout ce qu'ils entendaient dire dans le district. »

« Voilà le cheval de Thord qui s'enfuit et les gens crièrent à l'envi. »

Quelques exemples qui témoignent du caractère à facettes de la parole dans le texte. D'une part, une parole que nous qualifierons, momentanément, de positive, (on nomme, on disait...), une parole (ou plutôt un autre aspect de la parole initiale) que nous placerons sous le signe du négatif, (jaser, erier à l'envi...).

Mais réduire le texte à cette conception d'une « bonne » et d'une « mauvaise » parole serait, quant à la fonction didactique du dit, par trop simpliste ou trop audacieux quant à la justesse de notre « interprétation ».

Considérons de nouveau quelques phrases du texte :

« Thorvald et Thorhall en firent des gorges chaudes... »

« (Puis Thorsteinn se précipite sur lui et assène à Thord un coup mortel, va ensuite

à la maison de Hof, rencontre dehors une femme et lui dit :) »

« Dis à Bjarni qu'une bête a transpercé Thord, son palefrenier. »

Le Littré indique à « faire des gorges chaudes » : faire *des* plaisanteries ».

La seconde phrase nous présente, elle, un mensonge.

Deux autres phrases :

« Sais-tu ce dont on parle *le plus* dans le district ? »

« Je ne sais pas » dit Bjarni.

La première phrase (on parle beaucoup) s'oppose à la seconde (il dit qu'il ne sait pas) par la quantité de parole.

Le texte ne joue donc pas sur une opposition « bonne »/« mauvaise » parole comme on pourrait le croire de prime abord mais plutôt sur une dualité quantitative :

excès de parole / défaut de parole

Excès de parole qui se divise en deux :

— d'une part, les ragots

— d'autre part, l'idée fixe, l'obsession.

Défaut de parole également subdivisé :

— le mensonge

— l'amnésie, l'oubli.

Citons de nouveau quelques phrases en exemple :

EXCES DE PAROLE

A/ « Ils jasaient d'importance » « Thorvald et Thorhall en firent des gorges chaudes... »

« Les gens crièrent à l'envi. »

(RAGOTS)

B/ « Il ne sert à rien de se dérober » dit Bjarni.

« Il ne sert donc à rien de me dissuader quand je veux y aller. »

(OBSESSION, IDEE FIXE)

DEFAUT DE PAROLE

A/ « Je ne sens rien » dit Thorsteinn.

Et ils dirent qu'ils devaient chercher des chevaux. »

« Dis à Bjarni qu'une bête a transpercé Thord. »

(MENSONGES)

B/ « ...demandant que l'on taise la chose à son père »

« Je ne sais rien » dit Bjarni.

(AMNESIE, OUBLI)

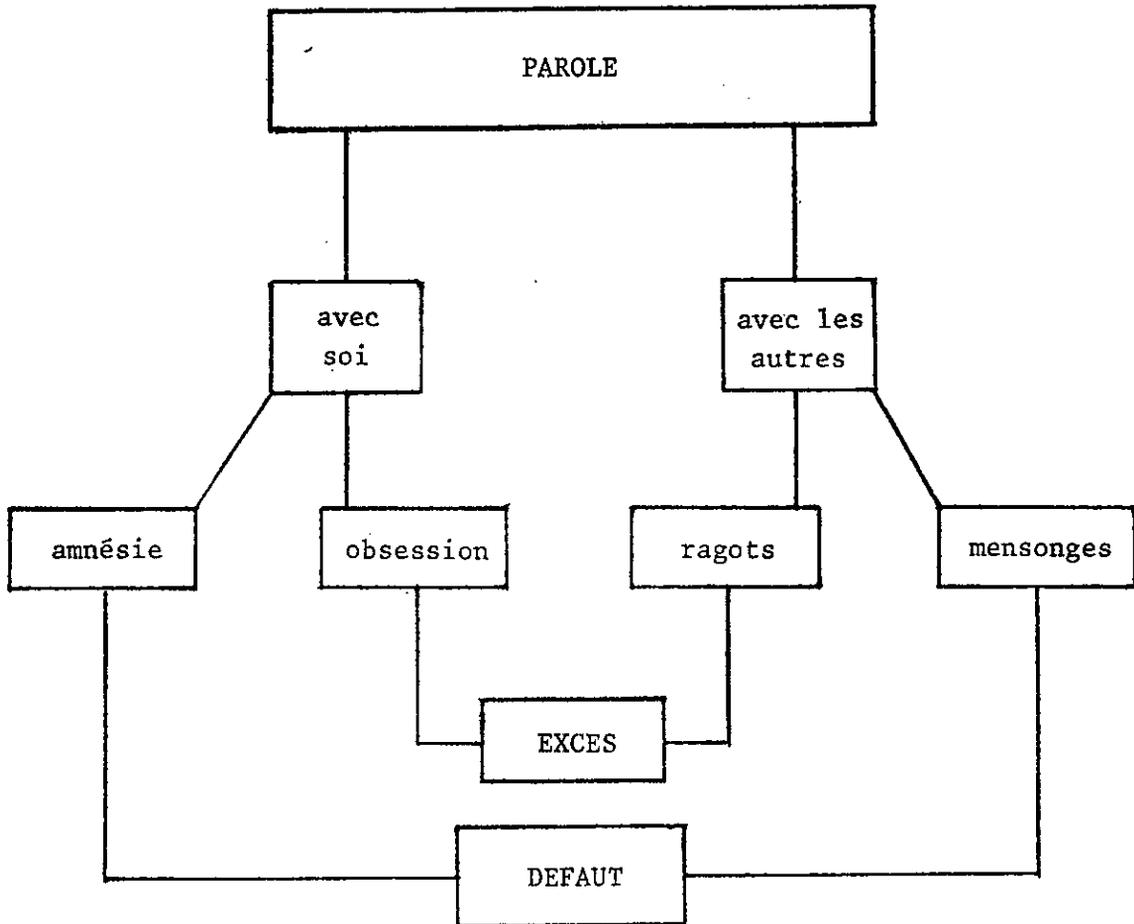
La partie A du tableau correspondant à l'excès de parole avec les autres.

La partie B, à l'excès/défaut de parole vis-à-vis de soi-même.

Notons, en remarque, l'identité des personnages oscillant entre l'excès et le défaut de parole et d'un texte qui du point de vue

quantitatif met sur un même plan un nombre de phrases traitant de l'excès de parole égal à celles se rapportant au défaut de parole.

Le problème est donc, pour le texte, comme pour les personnages, de trouver un juste équilibre.



Le texte se trouve, à notre niveau de lecture, dans une impasse. Il met en scène deux antagonistes : l'excès et le défaut de parole, mais ne semble pas proposer de solution au conflit — ou tout au moins de moyen de résolution de l'antagonisme.

Le dit nous offre toutefois un autre type de parole. Un texte dans le texte, fonctionnant indépendamment. Un macro-récit, mise en abyme du dit pris globalement, jouant le rôle de révélateur sémantique : le proverbe.

Le dit en comporte trois :

— « Parler de la sorte, c'est pis que se taire. »

— « Nous voilà arrivés au point où comme on dit le malheur d'autrui n'instruit personne. »

Quiconque a affaire à un homme plus puissant qui habite le même district que lui et qui lui a en outre fait quelque affront doit s'attendre à ne pas user beaucoup de tuniques. »

Nous ne retiendrons que le premier proverbe, plus intéressant, dans son contenu et sa forme :

« Parler de la sorte, c'est pis que se taire. »

Le proverbe oppose sémantiquement deux verbes ayant trait à la parole : parler/se taire. Il opère donc une réduction de l'opposition globale du dit, tout en proposant sémantiquement une solution.

Morphologiquement, le proverbe présente cet équilibre recherché par le texte et les personnages :

PARLER de la sorte
c'est pis que SE TAIRE
1 2 3 4

joue le rôle de clé du dit :

Excès de parole / norme du vrai / Défaut
de parole

juste parole
proverbe
/ parole qui dit
beaucoup en peu
de mots./

et fait, par sa fonction didactique, passer

le texte du domaine de l'intrigue dans le dit, à celui de l'insertion de l'idéologie.

Le « dit de Thorsteinn le bastonné » qui se montrait jusqu'alors comme un mythe,⁽³⁾ comme du FICTIF, permettant de pallier l'opposition excès/défaut de parole, se révèle être un texte proche de la « recette », c'est-à-dire débouchant sur la *réalité*, sur une *action*. Le « dit de Thorsteinn le bastonné » : un texte « hypocrite » !

(3) Mythe : « l'objet du mythe est de fournir un modèle logique pour résoudre une contradiction. » Lévi-Strauss : *Anthropologie structurale*, p. 254.

IMPRIMERIE



IMPRESSION NOIRE - COULEUR - RELIEF

TOUS LES TRAVAUX COMMERCIAUX
— ET PUBLICITAIRES —

— LANGUES ÉTRANGÈRES —

14, RUE DE PARADIS, 705010 PARIS

TEL. : 824.80.45 et 246.89.86

Sur la théorie de la poésie moderniste finnoise des années 30

par Maria-Liisa KUNNAS (*)

L'histoire de la poésie d'expression finnoise suit ses propres lois originales, et l'on pourrait presque dire que ces lois sont un phénomène anachronique dans la tradition littéraire européenne. C'est seulement après la deuxième guerre mondiale que les courants littéraires, dit modernistes, se sont implantés dans la poésie finnoise. Pourtant la poésie finlandaise d'expression suédoise servait dès les années 20 d'intermédiaire pour introduire les nouveaux courants littéraires dans la littérature scandinave. Ces poètes « modernistes finno-suédois » avaient traduit les mêmes écrivains européens et anglo-saxons que les poètes finlandais devaient découvrir seulement trois décennies plus tard. C'est surtout Henry Parland qui a présenté dans les journaux *Ultra* et *Quosego* le futurisme et le formalisme russes. Ces mouvements ne se manifestent dans la poésie d'expression finnoise que dans les années 50 après des modifications importantes. Le formalisme était devenu dès les années 30 suspect en Union Soviétique; sa théorie était trop nonconformiste. Exporté de son pays d'origine, et transmis par les intellectuels polonais et tchèques aux Etats-Unis, il allait y exercer une influence importante et servir de base à la nouvelle critique. La poésie et la critique modernistes finnoises ont fondé leurs théories précisément sur la nouvelle critique. Selon cette école, un poème doit s'analyser comme une entité autonome qui n'a aucun rapport avec la réalité politique, historique ou biographique. Le poème a ses lois internes et sa propre langue et tout ce dont on a besoin pour l'analyser se trouve dans le poème lui-même.

La poésie finnoise s'est renouvelée totalement après la deuxième guerre mondiale. On a cherché à changer aussi bien les moyens d'expression que les thèmes de la poésie. Peu à peu toutes les exigences concernant le mètre et le rythme sont abandonnées et le vers libre, dont l'his-

toire française a commencé presque cent ans plutôt, est accepté.

Le point de départ théorique était le concept « d'image », qui a reçu un nouveau contenu. L'image n'est pas signifiante seulement en tant qu'allégorie, ni en tant que symbole, ou comme métaphore. Cette notion « d'image » a ses origines dans « l'imagisme anglosaxon » (dont le fondateur est Ezra Pound. Celui-ci a défini cette nouvelle image poétique en 1913 dans le journal *Poetry* : « that which presents an intellectual and emotional complex in an instant of time »). Néanmoins, il s'avère que cette image n'a pas la même définition dans la poésie finnoise que dans la poésie des imagistes anglosaxons. Les Finnois ont emprunté seulement le concept et ils lui ont donné une valeur nouvelle. Dans la poésie moderniste finnoise l'image ne retient de l'impression visuelle ou d'une situation donnée que l'essentiel. L'exigence la plus importante, c'est que les images d'un poème soient concrètes. Ainsi l'image devient-elle plus proche de la métaphore traditionnelle que de l'image des imagistes anglosaxons. Pour les poètes finnois l'image n'est pas nécessairement la représentation visuelle d'une idée abstraite.

Les modernistes finnois ne constituaient pas de groupe homogène dans le sens où ils auraient esquissé un programme ou un manifeste communs. Le trait d'union fut le désir de se révolter contre les traditions et les autorités littéraires. Leur cible fut surtout le poète et académicien V. A. Koskenniemi. Leur ambition n'a pas été de bâtir une théorie proprement dite. Le modernisme finnois n'a pas le même fond philosophique que les mouvements litté-

*) Maître de Conférence (Littérature finnoise et scandinave) à l'Université d'Helsinki.

raires européens du XX^e siècle. Les explications théoriques sont souvent restées assez superficielles et ces auteurs n'éprouvent apparemment pas le besoin de motiver philosophiquement la révolution poétique. A cette époque la discussion littéraire prend facilement un caractère polémique et elle s'emploie soit à réagir contre la nouvelle poésie, dite moderniste, soit à la défendre.

En 1951 Paavo Haaviko a publié son premier recueil de poèmes, *Tiet etäisyyksiin* (Routes vers les distances), qui selon l'opinion dominante répondait à ce qu'on attendait du modernisme finnois. C'était sa langue qui était révolutionnaire. La critique du temps a souligné que l'image avait chez lui une vitalité et une puissance nouvelles. Ses poèmes sont construits de plusieurs images juxtaposées d'où une certaine ambiguïté. La langue de ses poèmes s'écarte des règles grammaticales de la syntaxe : c'est une langue qui a ses propres normes, valides seulement dans le contexte du poème.

Pour la première fois dans la poésie finnoise Haavikko a mis en doute les principes fondamentaux à partir desquels on comprend la réalité, la vie et le monde. Comme tous les artistes européens du XX^e siècle il a voulu briser nos idées sur le réel. Ce désir de transformer notre conception de la réalité se manifeste avant tout par la destruction de la langue grammaticale; après cette opération le poète bâtit une nouvelle entité qui traduit sa nouvelle idée du réel. La poésie de Haavikko est hermétique, et c'est le langage qui est important, c'est-à-dire le moyen d'expression. Les images poétiques de Haaviko ne se prêtent pas aussi facilement à l'analyse philosophique que par exemple les images d'Ezra Pound, de T. S. Eliot, de Rainer-Maria Rilke ou de Gottfried Benn.

HAAVIKKO

*Un jour il faut partir, il faut être prêt,
il faut faire de ses papiers une liasse
à porter au grenier parmi les livres de
comptes,
un jour il faut partir, il faut laisser ses pas
dans les couloirs
il faut traverser les pièces sans se souvenir.*

*On parle de bien des changements,
mais celui-là seul je voudrais l'éviter,
et reprendre la route, la longue route du
passé,*

*vers ces journées inutiles
où les grandes fleurs gèlent sur le perron
et on paie cher un bûcheron pour qu'il
fende des souches,*

*et retourner, à la fraîcheur, dans les maisons
désertes,
où les choses ont perdu leur place familière
mais plus d'un jour est inchangé, pareil à
ceux d'avant.*

(Cycle « Tournesols » dans *Routes vers les distances*)

Tuomas Anhava, jeune critique polémiste, a publié son premier recueil *Runoja* (Poèmes) en 1953. La langue de sa poésie est plus « traditionnelle » que celle de Haaviko. Anhava est fidèle aux structures du langage courant et il évite les solutions artificielles. Il cherche à renouveler la langue poétique sans violer les structures grammaticales. Pour atteindre son but il crée de nouvelles images poétiques, de nouveaux concepts, il fait de nouveaux substantifs, il change la place du sujet et du complément d'objet direct, il brise les locutions figées et il les situe dans des contextes inhabituels. Un ordre des mots exceptionnel peut créer le rythme voulu. De la même manière il a recours à certains des moyens traditionnels de la versification, tels la rime ou la répétition. La rime devient chez lui source d'effets ironiques. Pour Anhava le poème est toujours concret et bien qu'il raconte des expériences subjectives, il cherche à créer une forme objective et universelle.

Anhava, comme d'ailleurs Haavikko, utilise à des fins ironiques des locutions de tous les jours, des psaumes et des concepts religieux. La juxtaposition des différents éléments et la création du contraste pour souligner une certaine idée est caractéristique de tous les arts modernistes du XX^e siècle. Ezra Pound a développé une méthode spéciale pour cette juxtaposition. Dans sa poésie il a créé une nouvelle entité, où se côtoient des réminiscences de la culture européenne, de l'Antiquité et même des tradi-

tions japonaise et chinoise; réminiscences qui ont pour fonction tantôt d'éloigner le lecteur de l'ambiance trop idyllique du poème, tantôt de le rapprocher du sujet en question.

ANHAVA

SOUS LA NUIT

*Fatigué, le jour, injecté de sang, regarde
par-delà la baie couleur de fer.
Et le vert est noir.*

*Et la vague en silence tremblotte sur le roc
et l'oiseau en confiance nage.
La nuit est là; elle est.*

MARCHE FUNEBRE

*Les arbres extravagants dressent leurs cîmes
vers le ciel à ciel ouvert
enfoncent leurs racines dans une terre qui
n'est que terre*

*Je suis une route : ce n'est rien qu'une route
chacun de ses tournants donne sur le vide,
et n'est pas le vide.*

*Je m'en vais vers la mort tel
un journal vole-au-vent. La terre, le cou
tordu vers le ciel,
frémit d'attendre, les feuilles se détachent
côté terre.*

(Poèmes)

L'un des recueils importants des modernistes finnois des années 50 est *Tämä matka* (Ce voyage, 1956) d'Eeva-Liisa Manner. C'est ce livre qui a définitivement stabilisé les moyens d'expression modernistes dans la poésie finnoise. Le recueil est accepté facilement même par les critiques qui par ailleurs ont contesté le modernisme littéraire. Comme les peintres du XX siècle, Manner a voulu renouveler nos idées traditionnelles sur le monde et sur le réel. De la vision détruite se dégagera une nouvelle synthèse dynamique. Une interprétation personnelle de la tradition culturelle européenne est la marque de ce changement des idéaux et des idées chez Manner. Elle commente, elle-même, les possibles influences qu'elle a subies (l'Antiquité, Spinoza, Erik Lindegren — traducteur suédois de T. S. Eliot —, Descartes, Rainer-Maria Rilke). La poétesse ne s'est pas contentée de s'appropriier cet héri-

tage, elle l'a adapté ensuite à ses tradition et culture propres.

Manner, elle aussi, emploie des images concrètes pour construire ses poèmes. Elles sont pleines de nouvelles associations d'idées. Les images de la poésie de Manner portent en elles toute la tradition européenne comme celle de Pound ou de Eliot. Elles sont expressives mais elles ne restent jamais seulement visuelles. Elles cherchent à transformer une conception abstraite en une idée concrète et claire.

Le sujet du recueil de poèmes d'Eeva-Liisa Manner est de pénétrer dans une réalité cachée et nouvelle. Sa poésie est née de l'expérience subjective, où — comme dans l'expressionnisme allemand puis dans le surréalisme français mais l'irrationnel et le mythe ont leur part.

MANNER

*Je fais de ma vie un poème, d'un poème
la vie,
la poésie c'est une façon de vivre et la
seule façon de mourir
avec l'indifférence de l'exalté :
se mouvoir dans l'infini, voguer
un instant choisi, léger, à la surface de Dieu,
à la surface glacée des yeux de Dieu*

*qui ne pleurent pas, ne veillent pas, ne
forment pas d'opinions
s'adonnent à l'organisation et aux moments
ponctuels,
protègent le scorpion, le serpent, la pieuvre
(que les hommes haïssent, mélangeant ces
formes à leurs passions)
n'avouer qu'une seule foi : la curiosité,
errer dans les demeures des poissons, des
scorpions et du capricorne
emprunter à l'oiseau un caprice et un
voyage
et se poser en voltigeant*

*telle une aile enveloppée de vent,
une liberté vive, à forme d'oiseau.*

(Cycle « Jeux pour solitaires »
dans « Ce voyage »)

Les recueils de Manner et de Haaviko ont introduit dans le modernisme finnois un nouveau concept du temps et de la

réalité, bien que tous les deux aient fait leurs propres synthèses. A ses débuts Haavikko souligne les valeurs concrètes de la poésie et l'indépendance du langage poétique. Manner, au contraire, cherche par la langue à pénétrer dans une réalité inconnue. Les allusions de Haavikko sont parfois très sophistiquées, les images de Manner s'expliquent plus facilement dans l'entité d'un poème.

L'utilisation des images concrètes est un trait distinctif de la poésie moderniste finnoise; il faut éviter les concepts abstraits, remplacer les notions usées par les concepts vierges et vitaux, faire naître des associations et des allusions inhabituelles. Les thèmes des poèmes deviennent plus variés. Aucun sujet n'est condamné pour le poète. Pour exprimer la nouvelle réalité les poètes ont développé une langue qui s'efforce d'éviter toute banalité. Les exigences formelles concernant la langue poétique ont créé une situation où le moyen d'expression était plus important que le fond moral ou idéologique de la poésie. Les expérimentations de nouvelles formes sont devenues parfois un but en soi.

Pour les poètes des années 50 un certain relativisme intellectuel fut très caractéristique. C'est une des attitudes communes de ce groupe par ailleurs hétérogène. Cette jeune génération a voulu s'éloigner du passé national, tout en lui restant très attachée. Chez elle la révolution se situe au niveau individuel — loin des problèmes sociaux — cette génération perpétue le climat littéraire d'avant guerre. La foi dans les vérités données était pour eux trop difficile cependant. L'effort de détruire la hiérarchie des valeurs dominan-

tes n'a pas suscité de vérités nouvelles. Le relativisme est devenu pour cette génération un programme. Pour ces poètes les problèmes sociaux et politiques n'ont jamais été passionnés de la même manière que pour leurs confrères plus jeunes des années 60. On peut dire que dans leurs poèmes il y a très peu d'allusions à l'environnement social. Leur programme se rapproche de l'idée de « L'art pour l'art ».

A cause de la position particulière du pays et de la langue, le renouvellement de la forme et du langage poétiques a été très rapide après la deuxième guerre mondiale. La révolution littéraire des années 50 en Finlande était cependant à bien des égards problématique. Les jeunes critiques littéraires attendaient que la littérature finnoise fasse en deux, trois ans le même « progrès » qui s'est réalisé ailleurs pendant des dizaines d'années. La tradition de la langue, de la culture et de la littérature n'aurait pas pu se soumettre sans difficulté aux exigences nouvelles. La génération d'avant-guerre a trouvé cette révolution littéraire violente, bien qu'elle n'ait pas été plus radicale qu'ailleurs en Europe. Au contraire le dadaïsme, le futurisme et le surréalisme avaient voulu une rupture plus décisive avec la tradition. En effet, ce n'est qu'après la deuxième guerre mondiale, que la culture finlandaise est, d'une façon décisive, entrée en contact avec les changements moraux, sociaux et littéraires, qui sont apparus en Europe dès la fin du XIX siècle et même avant. *

* (Poèmes traduits par M-M.J. Fernandez)

Le dit de Gisl, fils d'Illugi

par Alain MAREZ (*)

I. Avant-propos

Le terme « thâtr » (pl. « thaettir ») signifie au sens propre un des brins qui, une fois tressé avec les autres, forme la corde; au sens figuré, c'est une des parties d'un tout, par exemple une certaine branche d'une famille. Appliqué à la langue juridique, il désigne un article de loi. En tant que réalité littéraire enfin, on entend par « thâtr » un extrait ou un fragment; dans cette acception particulière, l'idée principale demeure: il s'agit d'un texte de dimensions modestes qui prend place dans un ensemble plus vaste.

Le « thâtr » est un des grands genres littéraires de la prose médiévale norroise: toutes les œuvres groupées sous cette dénomination sont des récits assez brefs s'insérant dans une narration plus vaste, en général une saga; c'est d'ailleurs, entre autres, une des raisons pour lesquelles certains spécialistes pensent que les sagas ne seraient à l'origine qu'une succession de « thaettir ». Outre ce caractère de concision, ce type de création littéraire met en scène une seule action, en général remarquable, laquelle a un unique personnage pour centre; le thème fondamental est partout sensiblement le même: un jeune Islandais, le plus souvent de haute famille, part pour l'étranger et entre en relation avec des princes étrangers aux Orcades, en Angleterre ou au Danemark; mais c'est surtout par les souverains norvégiens et leurs cours que se sentent attirés ces jeunes Islandais en quête d'une formation d'adulte, ou, comme dans le cas qui nous occupe, désireux d'accomplir une vengeance (1). On saisit dès lors le double intérêt du genre: d'une part, une valeur documentaire incontestable, d'autre part, une action dramatique très condensée et limitée aux péripéties indispensables.

Le dit de Gisl, fils d'Illugi semble illustrer parfaitement l'ambivalence de cette forme littéraire; une analyse détaillée de l'œuvre nous amènera du reste à préciser

dans un prochain article dans quelle mesure on peut le considérer comme un classique du genre.

Il est rattaché à la tradition écrite du Borgarfjord (2), car Gisl fait partie de la célèbre famille des Gilsbekkingar établie dans cette région. Il y a plusieurs versions du texte, lesquelles ne révèlent que des divergences minimes: deux d'entre elles se trouvent dans les recueils de manuscrits connus sous le nom de *Hulda* et *Hrokkinskinna* (3), deux autres dans le corps même de la *Jóns saga helga* (4). On s'accorde à penser (5) que le texte du « thâtr » norrois a été rédigé par un inconnu au cours de la seconde moitié du treizième siècle. L'auteur se serait inspiré d'un passage d'une « vita » de Jón le Saint écrite en latin par le moine Gunnlaugr (6).

* Assistant de Langues et Littératures Scandinaves à l'Université de Bordeaux III.

(1) — On compte en tout vingt huit « thaettir » se déroulant en Norvège; ils couvrent chronologiquement une période allant du règne d'Harald Harfagri à celui de Magnus Erlingsson soit environ trois siècles (860-1184).

(2) — Fjord de la colline situé dans le quart Nord-Ouest de l'Islande. Le texte qui a servi de point de départ à la traduction Fornritafélag, REYKJAVIK 1938, réédition française est celui établi par Sigur ur Nordal et Guni Jonsson dans *Islensk Fornrit, III. Bindi, Borgfirdinga sögur, Hid islenska de 1951: introduction: p. CXLVII-CLIII; texte: p. 329-342.*

(3) *Hulda A. A. M. 66 fol. à l'Institut Arnarnagaæn et Hrokkinskinna, Bibliothèque royale, tous deux à Copenhague.*

(4) Cf.: *Biskupa sögur — La saga de Jon le Saint.*

(5) Cf.: *Jan de Vries: Altnordische Literaturgeschichte, Band II, Walter de Gruyter BERLIN 1967, p. 362 sq., 241.*

(6) Cette « vita » fut traduite en vieux norrois peu après.

Cette adaptation paradoxale : puisque se produisant en sens inverse des rapports génétiques admis ou supposés entre saga et théâtre, (le second précédant la première) révèle un grand art de la composition et une maîtrise consommée du style narratif de la prose norroise de l'époque.



LE DIT DE GISL, FILS D'ILLUGI (1)

II Traduction :

CHAPITRE 1

Sous le règne du roi Magnus (2), un homme qui s'appelait Gisl quitta l'Islande pour la Norvège; c'était le fils d'Illugi, lui-même le fils de Thorvald, fils de Tindr; Tindr était le fils d'Illugi le noir. Gisl avait dix sept ans lorsqu'il partit pour la Norvège; c'était un garçon qui ne se mettait guère en valeur et qui demeurait le plus souvent taciturne.

Il s'établit chez un homme influent qui s'appelait Haakon de Forbondi. Gisl n'entreprit rien au cours de l'hiver; il n'avait jamais l'air gai.

Haakon dit une fois à Gisl :

— « J'ai observé ton tempérament et tu m'as toujours paru très préoccupé; de deux choses l'une : ou tu nourris de grands desseins ou tu es accablé par de grands soucis. Dis-moi donc ce qui t'occupe l'esprit : si tu dois m'entretenir de grands projets, je saurai les tenir cachés; mais si tu ne veux rien me dire et si tu quittais ma maison pour accomplir des exploits, voilà qui me déplairait ! ».

Gisl répondit :

— « Tu as deviné juste et je vais te dire ce dont il retourne ! Un homme s'appelle Gjafvald et, d'après ce qu'on m'a dit, il ferait partie maintenant de la garde du roi. Gjafvald a participé à l'assassinat de mon père et lui a porté une blessure mortelle; je me suis donc décidé à quitter l'Islande en compagnie de Thormod Kollason, son beau-père. Je suis venu dans ce pays avec l'intention d'essayer de venger mon père ou de mourir. »

— « Voilà un projet qui n'est guère prometteur ! », — dit Haakon —, « car Gjafvald est le grand ami du roi et il ne doit

pas être facile à un étranger de l'approcher; mais je ne ferai rien qui puisse te porter préjudice ».

Cet hiver là, le roi Magnus résidait à Nidaros et Gjafvald se trouvait auprès de lui, comblé d'honneurs. Gisl se rendit dans cette ville et se donna l'apparence que lui avait conseillé de prendre Haakon, son hôte; il fit donc couler de la cire chaude sur son visage et l'y laissa durcir, ce qui lui donna l'apparence d'un malade. Il épia les faits et gestes de Gjafvald, mais aucune occasion favorable ne se présenta.

CHAPITRE 2

Un samedi matin de bonne heure, Gisl se trouvait dans une rue; il entendit un grand bruit et vit passer le roi Magnus, accompagné d'une nombreuse escorte, dans laquelle il aperçut Gjafvald. Une femme avec un enfant dans les bras, sortit alors d'une des maisons; c'était Helga Thormods-dottir, la femme de Gjafvald; elle l'appela et il alla à sa rencontre, tandis que le roi et sa suite continuaient leur chemin. Puis Gjafvald s'avança dans la rue vers quelqu'un d'autre. C'est alors que Gisl marcha sur lui et le frappa; le coup atteignit l'épaule; le bras retomba, mais ne se détacha pas du corps. Gjafvald s'apprêta à se défendre. Gisl le frappa alors sur l'autre épaule et lui fit une blessure à peu près au même endroit que la première! Gjafvald s'écroula.

Gisl se laissa tomber du haut de l'embarcadère là où se trouvait une barque chargée de bois de chauffage; le propriétaire de la barque s'appelait Thorstein; c'était un Islandais de petite taille. Gisl sauta donc sur la barque où se trouvait Thorstein et le chargement de bois passa par dessus bord, puis il se mit à ramer vers l'autre rive en direction de Bakki; lorsqu'ils furent arrivés au milieu de la rivière, Gisl se mit debout et cria en direction de l'embarcadère :

(1) Texte islandais dans *Islenzk Fornrit — III Bindi — Borgfirðinga sögur* — . Reykjavik, réédition de 1968. p. 331-342.

(2) Il s'agit de Magnus Berfoettr (Magnus aux jambes nues) qui régna en Norvège de 1093 à 1103.

« Les blessures, si ce ne sont que blessures, reçues par Gfajvald, homme de l'escorte du roi, — l'assassinat de ce même homme, s'il s'agit d'un assassinat, — je déclare solennellement en être l'auteur; ce matin encore, je m'appelais Vigfuss, mais ce soir je m'attends à ce qu'on m'appelle Ofeigr. » Ils accostèrent ensuite en amont de Bakki et c'est là que Gisl sauta à terre. Le cor retentit alors dans la ville et on se mit à la recherche de l'homme avec des bateaux et sur la terre ferme. On le découvrit dans des buissons et on le ramena en ville.

Les gens du roi accusèrent Thorstein d'avoir fait passer Gisl de l'autre côté de la rivière et le déclarèrent coupable; ils dirent qu'il méritait la mort.

Gisl dit alors :

— Ne le déclarez pas coupable d'une faute qu'il n'a pas commise. » Gisl attrapa Thorstein alors qu'il passait près de lui; il était si petit qu'il pouvait à peine s'en emparer. Il le jeta en l'air de l'autre main et dit :

— « Regardez donc ! Comment cet avorton aurait-il pu m'empêcher d'accéder au bateau si j'avais voulu m'en emparer, lui que je manipule comme un enfant, laissez le aller en paix car il est innocent. » C'est ce qu'ils firent, trouvant que Gisl avait bien parlé et s'était montré généreux.

Gisl fut ensuite jeté dans les chaînes qu'avait fait forger le roi Harald Sigurdarson et desquelles personne ne s'était échappé. Il se trouvait prisonnier dans une salle souterraine que surveillait une femme.

Il y avait alors grande foule dans la ville. Trois bateaux étaient en partance pour l'Islande; Teitr, fils de l'évêque Gizur, commandait l'un d'entre eux; il y avait aussi le clerc Jon Ogmundarson qui plus tard fut évêque de Holar; il n'y avait pas moins de trois cent soixante Islandais dans la ville.

Le roi Magnus était en proie à une grande fureur; il tenait son conseil auquel participait l'évêque de la ville; s'y trouvait aussi le clerc Jon, car c'était un ami de l'évêque. Le roi ordonna de tuer l'homme; à ce moment là retentit la cloche annonçant none.

Le roi dit :

— « Est-ce none ? Regardez donc le soleil ! » C'est ce qu'ils firent et c'était bien le début de none.

L'évêque dit alors :

— « Sire, l'homme doit bénéficier de la trêve, bien qu'étant l'auteur d'un grand forfait. »

Le roi dit :

— « Voilà bien une de vos ruses ! Vous avez manigancé cela contre moi ! »

— « Nullement, Sire », dit l'évêque, « vous déciderez de ce qu'il convient de faire. »

Ensuite, les Islandais se rassemblèrent : il y avait là de nombreux parents et amis de Gisl; ils parlèrent de l'affaire et de la façon dont il convenait de procéder. Il leur sembla que la situation était très délicate et ils ne parvinrent pas à se mettre d'accord.

CHAPITRE 3

Puis le dimanche arriva; on vint dire au roi que Gfajvald voulait le voir. Le roi se rendit auprès de lui.

Gfajvald lui dit alors :

— « Sire, je tiens à prendre mes dispositions en ce qui concerne mes biens, car j'ignore de combien de temps je dispose encore; je veux te demander d'accorder ton pardon à Gisl, car il a vengé son père avec vaillance. »

— « Ne compte pas là-dessus » dit le roi.

Gfajvald dit :

— « Tu sais bien, ô roi, que, bien souvent, je t'ai assisté en mettant ma vie en jeu pour la tienne et que j'ai été disposé à accomplir toutes les tâches dont tu me chargeais, qu'elles aient été bonnes ou mauvaises; mais il se peut que cette rencontre entre nous deux soit la dernière; j'ai parlé avec des prêtres, leur ai fait part de ma décision et ai pris les derniers sacrements; ils m'ont dit que je serais sauvé, si je pardonnais le mal qu'on m'avait fait. J'espère maintenant, Sire, que tu ne vas pas me fermer la porte du royaume des cieux en envoyant cet homme à la mort. »

— « Tout va s'arranger au mieux pour toi dit le roi.

Il s'en alla et Gfajvald mourut peu après.

CHAPITRE 4

Le second jour de la semaine, les Islandais tinrent conseil de bon matin.

C'est alors que Teitr dit :

— « Ce n'est pas s'occuper courageusement de notre cause que de laisser exécuter notre compatriote et cher compagnon d'armes; mais chacun de nous peut se rendre compte combien il est délicat de se mêler de cette affaire, car, en le faisant, il expose sa personne et sa fortune. Je conseille donc que nous nous en remettions au verdict du roi, mais si alors il s'avère impossible que notre homme ait la vie sauve, je suis d'avis que nous périssons tous ou que nous fassions triompher notre cause; nous sommes disposés à suivre celui que nous choisirons pour chef. »

Tous déclarèrent qu'ils désiraient l'avoir à leur tête et qu'ils obéiraient à ses décisions.

Il dit :

— « Il faut vous attendre à ce que je demande à chacun de vous de me promettre sous serment de ne ménager ni sa personne ni sa fortune pour appuyer les initiatives que je tiens à prendre dans cette affaire. »

C'est ce qui ils firent. Puis ils allèrent prendre leur bain.

A cet instant, le cor retentit.

Teitr fut d'un bond hors du bain; il était en chemise et braies de lin et avait un bandeau avec des fils d'or autour du front; il portait un manteau d'écarlate de deux couleurs : une moitié était rouge, l'autre brun sombre et il était garni en bas de fourrure d'écureuil retournée.

Tous les Islandais se rassemblèrent alors autour de lui et il s'écoula bien peu de temps entre l'appel du cor et leur arrivée.

Teitr dit alors :

— « Allons sur le champ à l'endroit où se trouve Gisl et nous devancerons ainsi les hommes du roi. »

Ils descendirent la rue au pas de course, ce qui fit un grand vacarme, mais la femme avait tendu des peaux de veau sur les fenêtres de la salle. Elle sortit promptement du bâtiment en disant à Gisl :

— « Quel grand malheur pour toi d'avoir été jeté dans cette salle, car voici les hommes du roi qui arrivent ! »

Gisl répondit :

— « Ne nous tourmentons pas à ce sujet, ô ma mère adoptive ! » Et il dit cette strophe :

— « Cette fois encore, je veux me réjouir
De ce que les troncs du scion des blessures
Méditent de ravir la vie au scalde !

La chaleur des fers nous gagne les jambes !
Tout homme à la mort est tenu, femme
altière,

Mais au jeune homme a été donné un
cœur intrépide ;

Cette fois encore, je veux, superbe, célébrer
Dans mon chant l'énergie virile ! » (1)

A cet instant, ils enfoncèrent la porte, dont les tiges d'osier se brisèrent avec fracas; alors seulement, Gisl tressaillit légèrement d'après ce qu'ils virent. Teitr le libéra de ses chaînes et le prit parmi les hommes de sa troupe; c'est ainsi qu'ils affrontèrent les autres.

A la tête de la troupe adverse se trouvait Soni, chef des « gestir » (2), lequel pensait aller chercher le prisonnier.

Il dit :

— « Vous n'avez pas perdu votre temps, Islandais ! Je suppose maintenant que vous allez revendiquer pour vous même et non laisser au roi le droit de juger cet homme. Mais il est bon aussi qu'ils n'oublient pas ce qu'ils ont fait ce matin et que le roi Magnus s'est mis en colère pour des actes d'hostilité beaucoup moins graves que l'assassinat d'un homme de sa garde personnelle par ces « mörfjandi » !. » (3)

(1) Strophe en « drottkvætt », le genre, le plus complexe de la poésie scaldique, fondé sur un réseau complexe d'allitérations et d'assonances et sur l'emploi de « heiti » : dénominations et « Kenning (-a) » métaphores.

(2) Corps spécial dans la garde personnelle du roi, lequel, selon toute vraisemblance (cf. le terme lui-même), était composé d'étrangers.

(3) Sobriquet employé par les Norvégiens pour railler les Islandais. Il signifie littéralement « celui qui est dégoûté par le gras de baleine ».

CHAPITRE 5

Lorsque le thing fut ouvert, Sigurd corde de laine se leva et dit :

— « A mon avis, presque tout le monde va apprendre le meurtre de Gjafvald, notre compagnon : un homme venu d'Islande, estimant avoir des griefs contre lui, est parvenu à lui porter une blessure mortelle sans chercher à payer le prix du sang, comme d'autres ont à cœur de le faire; pour nous, hommes du roi, il paraît clair qu'on n'hésitera guère à arracher les feuilles, si ce procédé doit conduire à abattre l'arbre de l'escorte du roi; il est même probable qu'ils tenteront d'en atteindre la tête et ne respecterons pas plus le roi que les autres. Pour l'heure, leur forfait est inoui et digne d'une punition exemplaire, et ce n'est pas parce-que dix Islandais ont été tués contre un seul de nos hommes que tout est arrangé; ils doivent être punis de leur insolence : avoir osé soustraire des hommes à l'autorité du roi ! » Puis il se tut.

Teitr, le fils de l'évêque se leva alors et dit :

— « Le roi consent-il à me laisser prendre la parole ? »

Le roi demanda à quelqu'un qui se trouvait près de lui : — « Qui est cet homme ? », dit-il.

Il répondit :

— « Sire, c'est Teitr, le fils de l'évêque. »

Le roi dit à Teitr :

— « En aucun cas je ne te laisserai parler, car ce que tu diras aura un effet tout à fait néfaste et il serait souhaitable qu'on t'arrachât la langue de la bouche. »

Le clerc Jon Ogmundarson se leva alors et dit :

— « Le roi veut-il me permettre de dire quelques mots ? »

Le roi demanda :

— « Qui parle maintenant ? »

L'homme répondit :

— « C'est Jon, le clerc islandais. »

Le roi dit :

— « Je veux bien te donner la parole. »

Jon commença alors son discours en ces termes :

— « Il convient de remercier Dieu de ce que nos deux pays, la Norvège et l'Islande, fussent devenus chrétiens, car auparavant les hommes et les démons pautageaient ensemble tandis que maintenant le malin ne marche plus avec autant d'insolence puisqu'il est exposé à la vue des hommes; il fait en sorte maintenant que les hommes soient les messagers de ses desseins; ainsi, il ne faut pas perdre de vue qu'il y a un instant c'est le malin qui parlait par la bouche de celui qui vient de nous faire ce discours : tout d'abord, un seul homme a été tué, mais il a eu envie par la suite qu'il y en eut dix; je pense que de tels hommes, par leur méchanceté et leurs conseils pernicieux, travaillent avant tout à détruire chez les chefs la justice, la clémence et le sens moral, en excitant et en attisant les haines, commettant des crimes et en provoquant ainsi la joie du malin qui voit mourir des chrétiens. Quant à nous, ô Roi, nous sommes tes sujets tout autant que ceux qui habitent ce pays; vous, les rois, vous devriez réfléchir au fait que vous avez été institués ici sur cette terre en chefs et juges des hommes, et que vous portez la marque distinctive du juge, qui, lors du jugement dernier, viendra juger le monde entier. Vous devez donc, Sire, attacher une grande importance au fait de rendre des jugements justes et non iniques, car le Dieu tout puissant et ses saintes cohortes viennent assister à chaque thing et à chaque réunion; Dieu vient pour moissonner les hommes bons et les jugements justes; de même, le malin et ses esprits pervers viennent pour moissonner les hommes méchants et les jugements iniques; sans aucun doute, il viendra enfin le juge, qui, dans tous les cas, jugera équitablement. Demandez vous maintenant, Sire, lequel des deux feux est le plus ardent et dure plus longtemps : celui qu'on allume avec des branches sèches ? Si tu rends des jugements iniques, ô roi, tu seras jeté dans le feu qu'on alimente avec des bûches de chêne, mais, si tu rends des jugements justes, alors tu te purifieras dans le feu qui est fait de branches sèches. » C'est en ces termes que le clerc Jon mit fin à son discours.

Le Roi dit alors :

— « Voici des propos bien sévères, ô

clerc ! » Mais on remarqua qu'il n'était pas outre mesure courroucé.

Gisl se leva alors et dit :

— « Me permettras-tu, ô Roi, de dire un mot ? »

Le Roi demanda qui venait de prendre la parole. On le lui dit. — « Je ne m'y oppose pas », dit le roi.

Gisl dit :

— « Je commence donc mon récit au moment où mon père a été tué; ce meurtre fut l'œuvre de Gjafvald et de Thormod; j'avais alors six ans et Thorvald, mon frère, en avait neuf. Mon père fut tué en notre présence et Gjafvald dit alors qu'il fallait aussi nous tuer tous les deux, mon frère et moi; il ne sied guère à un homme, Sire, d'avouer que ma voix était alors remplie de larmes dans ma gorge. »

Le roi dit :

— « Tu t'en es bien débarrassé depuis de cette voix remplie de larmes ! »

Gisl dit :

— « A vrai dire, Sire, j'ai, au cours du printemps, épié longuement les faits et gestes de Gjafvald; par deux fois, j'ai eu des occasions tou à fait favorables : la première fois, je portai toute mon attention sur l'église et ne passai pas aux actes; la seconde fois, je laissai s'approcher le carillon de none et calculai de façon à ce qu'il me sauve la vie. J'ai composé un poème sur vous et j'aimerais avoir votre attention. »

Le roi dit :

— « Récite le, si tu veux ! »

Il dit son poème d'une voix ferme, mais il ne révélait pas un grand art de la composition.

Puis Gisl dit à Teitr :

— « Vous avez fait preuve d'une grande bonté à mon égard, mais maintenant, je ne tient pas à vous mettre en danger plus longtemps; je vais me rendre au roi Magnus et remettre mon sort entre ses mains. »

Gisl se dépouilla alors de ses armes, monta sur l'estrade du thing, posa sa tête sur les genoux du roi et dit :

— « Disposez maintenant de ma tête comme il vous plaira; je vous serai reconnaissant de bien vouloir me pardonner et de

faire de moi l'homme que vous jugerez bon de faire. »

Le roi répondit :

— « Dispose toi-même de ta tête ! Va dans la demeure de Gjafvald, installe toi à sa table, prends y nourriture et boisson et garde les mêmes domestiques qu'il avait auparavant; si j'agis ainsi, c'est surtout à la demande de Gjafvald, mon ami. Huit Islandais se proposeront comme caution. Pour le meurtre de Gjafvald, je fixe la compensation à seize marcs d'or : la moitié de la somme sera payée pour le meurtre et chacun des garants paiera un marc. »

Ils remercièrent le roi et c'est ainsi qu'intervint la réconciliation.

Le roi dit alors au clerc Jon :

— « Ton plaidoyer m'a beaucoup plu; tu as parlé au nom de Dieu; j'aimerais bien trouver place dans tes prières, parce-qu'elles doivent avoir une grande influence auprès de Dieu et parceque je crois que la volonté divine ne fait qu'un avec la tienne. »

Il accéda à la demande du roi.

Un jour que le clerc Jon passait dans la rue, un homme lui dit : — « Entre dans cette auberge, Sigurd corde de laine veut te voir. »

C'est ce qu'il fit.

Sigurd lui dit :

— « Je ne sais si tes paroles ne m'ont pas blessé, ô clerc, car je suis malade et j'aimerais que tu chantes des prières pour moi. »

Il le fit et le bénit.

Sigurd dit alors :

— « Tes paroles ont un grand pouvoir, qu'elles soient sévères ou bonnes, car je me sens mieux maintenant. »

Sigurd combla le clerc Jon de riches présents et ils se quittèrent bons amis.

C'est ce Sigurd qui fonda le cloître de Nidarholm et le dota de grands domaines.

Sur ce, le clerc Jon et Teitr, le fils de l'évêque repartirent pour l'Islande. Teitr devint un homme célèbre, mais ne vécut pas longtemps. Quant au clerc Jon, il devint évêque de Holar et se trouve maintenant au nombre des saints.

Bordeaux Février 1977

DOCUMENTS ET COMPTE-RENDUS

BIBLIOGRAPHIE

— *Flora GROULT* : *Un seul ennui, les jours raccourcissent*. Roman. Paris, Flammarion.

Pourquoi parler ici de ce roman ? Son auteur, connu en France, n'est pas du Septentrion. Mais voilà, pour une fois, un auteur français parle avec une certaine amitié (une amitié certaine ?) du Nord. De « Ce Nord qui finit par... troubler ».

Sans doute la Finlande n'apparaît-elle qu'en toile de fond. Le véritable sujet étant une description des enfants de la balle, de la malle, de la valise... diplomatique, et de leurs parents, couple de divorcés. C'est aussi le tableau des relations du monde diplomatique en poste et des « étrangers » que sont les natifs de la ville, Helsinki. C'est aussi l'occasion de quelques bons tableaux sur la nature et la vie urbaine de Finlande.

On regrettera que les quelques mots de finnois ici imprimés soient estropiés. Mais on appréciera la gentillesse très tchékovoïenne de l'auteur.

Un livre aimable.

J.J.F.



— *Tove DITLEVSEN* : *Cherche mari*. Roman traduit du Danois par Raymond Albeck (Titre original : « *Vilhelm vaerelse* ».) Publié au Sagittaire, Paris 1977.

CHERCHE MARI, le roman autobiographique de la romancière danoise Tove Ditlevsen est un chef d'œuvre. Le mot n'est pas trop fort. Cette chronique d'un couple acharné à se détruire, on la lit sans sauter un mot, avec le cœur broyé et émerveillé

devant tant de justesse, d'humour, de désespoir et de tendresse. Que d'enfantillage chez un adulte ! Que de haine dans l'amour !

Que d'innocence et de malfaisance !

Ce n'est pas seulement parce qu'elle connaît le cœur humain et qu'elle se montre psychologue averti que Tove Ditlevsen est un écrivain bouleversant ; s'est aussi parce qu'elle possède un art de composer qui l'apparente aux plus grands classiques. CHERCHE MARI est une tragédie où tous les éléments du drame sont en mouvement, convergeant vers le même but — la mort de Lise — sans que rien ni personne ne puisse les arrêter. C'est la tragédie de la destruction de la chambre de Vilhelm. Vilhelm qui a abandonné Lise après vingt ans de mariage alors que leur amour était si grand qu'il diffusait, au moment de leur photo-souvenir prise à Himmelbjerget, une lumière à rendre jaloux. Mais l'universel désir de destruction, cette machine infernale, est là. « c'était écrit : la chambre *devait* être démolie. » Alors les acteurs inconscients du destin sont en place : Greta rédigeant l'annonce matrimoniale pour Lise, Kurt le persécuté s'installant dans les meubles et les vêtements de Vilhelm, les agents immobiliers guettant la chambre comme une proie. Véra la belle journaliste obtenant de Lise une interview pour se venger de Vilhelm et la parution des mémoires de Lise sous forme d'articles dans le grand quotidien... Rien n'est gratuit dans l'histoire de Lise et de Vilhelm, rien non plus ne pouvait être différent. Tout même au suicide de Lise et Vilhelm restera condamné à vivre.

Chef d'œuvre cet univers clos d'une densité poétique et d'une cruauté lumineuse

E. F.